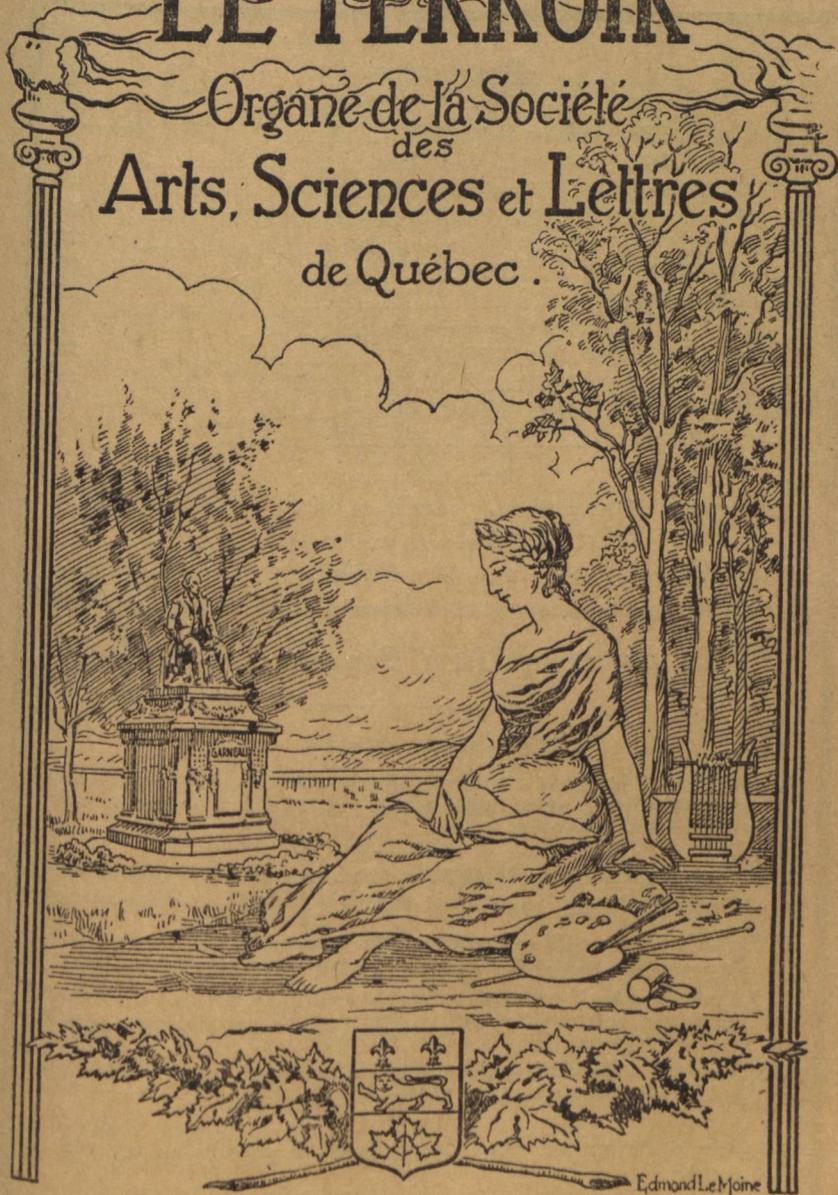


LE TERROIR

Organe de la Société
des
Arts, Sciences et Lettres
de Québec.



No 7

QUEBEC, MARS 1919

10 SOUS

Sommaire :

UN MAUSOLEE; Damase Potvin.....	Page 1
L'ENTAILLAGE; (poésie) L.-N.-A. Ptre.....	5
OUTRE-MER EN 1918; (conférence) Adj. Savard.....	6
LA BENEDICTION DES ERABLES; G.-Edouard Fortin.....	25
LA LANGUE DU TERROIR; Damase Potvin.....	32
LES ECHOS DE LA SOCIETE;.....	36
BIBLIOGRAPHIE.....	43
<i>Gravures et Portrait</i>	
LA BENEDICTION DES ERABLES.....	26
UNE ECOLE SUCRERIE.....	28
CHEZ NOS SUCRERIES MODERNES.....	30
ADJ. SAVARD.....	6

Abonnement : Un an, \$1.00. Six mois, \$0.50. Etranger, \$1.50

Taux d'annonces sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 14, Crémazie, Québec,

La Société des Arts, Sciences et Lettres

(Extraits de la constitution)

- 1.—La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens-français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.
11. —Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres sont classés en trois catégories : 1^o Associé, 2^o Actif, 3^o Honoraire.
 - 1^o Le membre **Associé** est celui qui, en raison de ses aptitudes ou de ses goûts, peut aider la Société à atteindre son but ;
 - 2^o Le membre **Actif** est un membre Associé qui a produit un travail littéraire, scientifique ou artistique jugé satisfaisant par le comité d'études ;
 - 3^o Le membre **Honoraire** est celui qui a rendu ou peut rendre à la Société des services appréciables.

III.—La contribution annuelle est de \$5.00 payable en un versement.

Le Terroir

Organe de la Société des Arts, Sciences
et Lettres de Québec.

Revue Mensuelle

BUREAU
14. rue Crémazie. Québec

VOL. 1

MARS 1919

No 7

Un Mausolée



DANS le fascicule du Terroir de décembre dernier, M. Léon-Mercier Gouin, avocat, au cours d'un article intitulé: "Au Pays des Gourganès", parlant de Louis Hémon, l'auteur infortuné de ce délicieux récit du Canada français, "Maria Chapdelaine", émettait le vœu suivant:

"Ce coin de terre—Péribonca—qu'habite encore Maria Chapdelaine, possède pour moi un charme exquis et sans rival. Là, je songeais à Louis Hémon, ce prestigieux artiste qui cisela le plus pur joyau de notre littérature régionaliste. Ce poète qui chanta avec amour l'humble épopée de nos héroïques colons, ce grand ami des nôtres, repose en terre ontarienne. C'est le modeste et minuscule cimetière de Chapleau qui renferme sa tombe anonyme."

"Hémon était licencié-en-droit de l'Université de Paris. Je voudrais qu'un jour notre barreau canadien-français élevât à cet illustre confrère un monument digne de son œuvre incomparable. En nous il a senti vibrer encore sa France adorée..... Notre race se doit à elle-même de donner à ce cher disparu un témoignage public, bien que forcément modeste, de notre reconnaissance nationale."

Nous sommes heureux d'annoncer, aujourd'hui, que ce vœu touchant formulé par notre collègue de la Société des Arts, Sciences et Lettres est déjà en voie de réalisation, et notre Société, sans empiéter, je crois, sur les droits du barreau canadien-français, qui sera libre, au reste, de s'associer à notre œuvre, a cru qu'il lui appartenait et qu'il était temps d'honorer la mémoire de Louis Hémon de ce "témoignage public" de notre "reconnaissance nationale".

Le samedi, 15 mars courant, au cours d'une assemblée générale de la Société des Arts, Sciences et Lettres, le Secrétaire, l'humble signataire du présent article, soumettait à ses collègues un projet dont voici les grandes lignes extraites des minutes de cette séance:

"A la suggestion de M. D. Potvin:

"La Société des Arts, Sciences et Lettres prend l'initiative d'une souscription prélevée parmi les amis des lettres canadiennes-françaises et les sociétés sociales, littéraires, artistiques, scientifiques et autres, pour les fins suivantes:

"Localiser la tombe de Louis Hémon, à Chapleau, Ontario, où il a été inhumé à la suite de l'accident de chemin de fer dont il fut la victime, le 8 juillet, 1912;

"Poser à l'endroit où repose ce jeune Français une pierre tombale portant une inscription appropriée;

"Elever à Péribonca, lac Saint-Jean, sur un tertre qui domine la rivière et le village, un modeste mausolée portant également une inscription funéraire, et ceinturé d'un enclos";

"Inaugurer ce petit monument par une toute simple manifestation littéraire par les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres et tous les amis des lettres canadiennes-françaises qui voudront se joindre au mouvement."

Et le procès-verbal ajoutait:

"La Société des Arts, Sciences et Lettres s'est inscrite immédiatement en tête de la liste des souscriptions pour la somme de \$10.00

et le secrétaire a recueilli, parmi les membres présents à cette séance, la somme de \$15.00'.

Et voilà comment fut lancée l'idée.

Mais il est nécessaire, je crois, de donner, ici, quelques mots supplémentaires qui feront comprendre davantage les motifs du projet.

Louis Hémon a laissé des parents en France, notamment, une sœur qui demeure à Quimper, en Bretagne, et qui s'est beaucoup intéressée à la tombe inconnue de son malheureux frère. Récemment, elle écrivait à M. Eugène Rouillard, secrétaire de la Société de Géographie de Québec, lui exprimant le désir de faire placer sur la sépulture de son frère une pierre ou une croix. M. Rouillard, dont on connaît le zèle pour les entreprises de cette nature, me communiqua la lettre de Mlle Hémon en me disant: "Il appartiendrait, je crois, à votre jeune société de faire quelque chose pour honorer la mémoire de ce jeune écrivain français du terroir canadien". Mlle Hémon, qui avait sans doute lu l'article de M. Gowin, écrivit également à ce dernier pour lui exprimer le même désir.

Et c'est pour répondre à ce vœu touchant de piété filiale que la Société des Arts, Sciences et Lettres a pensé de réaliser le projet dont on vient de lire le résumé.

Ce projet est modeste et il ne peut rencontrer aucune difficulté sérieuse; il devrait être mené à bonne fin dès le mois d'août prochain. Sa partie principale comporte l'érection d'un mausolée à Péribonca, car c'est là que doit s'exprimer la manifestation de l'hommage du "pays de Québec" à la mémoire de Louis Hémon.

Je sais, à l'entrée du joli village de Péribonca, un lieu de rêve où la nature exprime avec complaisance toutes ses beautés.

C'est une minuscule colline où bien souvent Hémon a dû aller errer; elle domine le village et la rivière et est entourée de bouleaux tremblants et de sapins rêveurs; nulle part, dans la vallée, le gazon n'est plus vert et les arbres plus vigoureux. Au bas de la colline, la rivière, qui a fini ses soubresauts, coule avec lenteur et semble comme

se recueillir avant d'aller se perdre dans les eaux presque toujours agitées du lac Picouagami.....

Et c'est là que doit s'élever le mausolée à la mémoire de l'auteur de "Maria Chapdelaine".

C'est pour ériger, au cours de l'été, ce modeste souvenir à Louis Hémon que nous faisons appel, aujourd'hui, à tous les amis des lettres canadiennes-françaises, aux nombreux admirateurs, chez nous, de cet écrivain français, auteur de ce chant émouvant à la gloire de notre colonisation bas-canadienne.

Les plus modestes souscriptions seront reçues avec reconnaissance; nous ne doutons pas qu'elles seront nombreuses. Nous les attendons sans plus de retard, car, depuis 1912 déjà, notre jeune et malheureux ami attend dans sa tombe ignorée l'aumône de notre souvenir.

Nous commencerons, dans le prochain fascicule du Terroir, à publier la liste des souscriptions en faveur du mausolée Hémon.

D. POTVIN.

NOTE.—Les souscriptions devront être adressées comme suit:
D. Potvin, 14, rue Crémazie, Québec.



L'Entaillage

I

*J'entends pleurer, ce soir, l'érable canadien ;
Sa plainte dans l'air vif, malgré moi, me retient
Au milieu des grands bois que survole une outarde ;
Je reste là, perdu en rêve, et je m'attarde.*

II

*On a percé le cœur de ce bois dur et blanc
Qui pousse jusqu'au ciel une couronne altière ;
Dans l'entaille profonde ouverte dans son flanc,
La gout(é)relle implacable plonge tout entière.*

III

*L'arbre n'a pas bronché durant cette torture ;
Muet dans la douleur, impassible à l'injure,
Il verse lentement son sang clair à l'auget
Taillé dedans sa chair devenue un creuset.*

IV

*Ton âme, Canadien, est faite de ce bois
Qu'on blesse librement, qu'on entaille et mutile ;
On t'a voulu tuer déjà combien de fois ?.....
Tu reverdis toujours. Leur haine est inutile.*

L. N. A., ptre.

Outre-mer en 1918

TRIPTYQUE DE GLOIRE : YPRES, VIMY, VERDUN

PAR M. ADJUTOR SAVARD

Conférence faite à la sixième séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

Mon Général, (1)

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,



M. Adjutor Savard

un soldat, et par vous, mon général, glorifier tous les vaillants de chez nous qui ont augmenté notre prestige dans le monde et grandi notre race.

Pour moi, j'y trouverais un honneur auquel je n'ai nullement droit, si je ne le comprenais ainsi. La Société m'a simplement prié de participer à l'hommage qu'elle veut vous rendre.

(1)—Le général J.-P. Landry, commandant du district militaire de Québec, hôte d'honneur de la Société des Arts, Science et Lettres, à cette séance publique.

Je parlerai donc de ce que j'ai vu, et de ce que j'ai compris de la guerre. Dois-je m'en excuser? Pourrait-on parler trop de la guerre?..... Elle est devenue une réalité historique qui nous a définitivement marqués et changés..... Notre façon de sentir, comme notre façon de penser, en reste imprégnée. La guerre? mais nous ne pouvons pas, et ne devons pas l'oublier.

Mais peut-être vous demandez-vous, comme je l'ai fait, s'il est de bon goût que je vienne, moi, civil, qui n'ai eu ni la chance, ni l'honneur de me battre, en parler devant des soldats?..... Eux seuls devraient en parler. Cependant, vous le savez, et j'ai entendu plusieurs s'en plaindre avec un peu d'amertume, ils n'en parlent pas, ils n'en veulent pas parler, ou si peu. Sans doute parce que les mots leur semblent vains à côté de qu'ils ont fait!.....

Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, quand il fera sauter ses petits-enfants sur ses genoux, peut-être, que le vétéran déserrera la bouche..... En attendant, il faut bien se résigner à laisser faire les journalistes qui, par profession, doivent être les premiers à parler de tout..... même quand ils ne savent pas! (et sans attendre qu'ils aient sur leurs genoux quelqu'un à qui il faille raconter des histoires!)

Mais ayant eu la chance, avec d'autres, de faire sous les généreux auspices du gouvernement anglais le tour du front, j'ose dire que nous avons beaucoup vu de la guerre, peut-être plus que les soldats eux-mêmes. En effet, nous avons eu sur eux l'avantage d'avoir une vue d'ensemble et plus complète. Eux étaient plus occupés à agir qu'à regarder; nous, nous n'avions qu'à regarder; nous fûmes sur les trois fronts: anglais, français et canadien, ce qui est un autre avantage. Et puis nous avions vu l'arrière. Nous eûmes enfin accès dans les états-majors où l'on s'appliqua à tout nous dire et à nous faire suivre le merveilleux engrenage qui aboutissait au front.

Je voudrais donc, tout en traçant brièvement notre itinéraire en France, m'arrêter avec vous à trois endroits qui ont marqué trois épisodes essentiels de la guerre:

Ypres, que les Anglais ont mis autant d'acharnement à défendre et à garder..... qu'ils en mirent à prononcer le nom; j'y situerai arbitrairement tout l'effort anglais.

Vimy, qui est entré dans notre histoire avec l'éclat fulgurant d'un éclair et qui symbolise l'effort canadien.

Verdun, enfin, dont le nom sonore et martelé ressemble au cri d'alerte de la sentinelle, et évoque aussitôt la réponse: "On ne passe pas!"—Verdun! qui rappellera aux générations futures l'effort de la France.

Je voudrais, rapprochant ces trois noms symboliques, vous les montrer comme en un triptyque de gloire qui sera festonné, comme de banderolles écarlates

et frémissantes, par les voies de France, remuées et soulevées, et que le plus noble sang a rougies.

I

YPRES.—L'EFFORT ANGLAIS

Nous partions donc de New-York, en juin dernier, à bord du *Metagama* qu'on appelait alors d'un nom vague: "transport numéro 517." A peine avions-nous passé devant la haute statue de la Liberté, qui resplendissait avec une signification nouvelle dans l'éblouissement d'une belle matinée, que nous nous voyons entourés soudain d'un grand nombre de transports sur lesquels nous distinguons comme des grappes humaines accrochées: ce sont des troupes américaines.

La flottille se dirige majestueusement vers l'est. Le spectacle s'agrandit bientôt, et voici que nous sommes pris dans une ceinture imposante de croiseurs élancés à l'air agressif, et de petits torpilleurs bas qui galopent littéralement sur les vagues. De grands hydroplanes survolent la flottille qui s'élance pareils à de grands oiseaux prêts à plonger sur une proie invisible, mais qu'on sent présente. Nous traversons, en effet, au moment le plus intense de la guerre sous-marine.

Un grand dirigeable file aussi très bas dans la même direction que nous. Son enveloppe d'aluminium resplendit au soleil et jette un reflet grandiose sur l'inoubliable spectacle, inoubliable pour tous ceux qui ont fait la traversée en convoi. Nous restâmes, je me souviens, bien longtemps accoudés au bastingage, émerveillés par cette scène, l'une des plus grandes que le monde ait jamais vue....

Après une traversée de douze jours, qu'une alerte rendit excitante au dernier jour, nous débarquons en Angleterre. Puis après quelques dix jours passés dans la grande île, où une réception quasi royale nous avait fait oublier la pluie et la brume persistantes, nous nous embarquons de nouveau à Folkestone pour Boulogne. A peine une heure après, une ligne émouvante et éclairée nous apparut, grossissant rapidement comme au rythme de nos cœurs qui se gonflaient..... C'était la France!

Pour la première fois depuis notre arrivée en Europe, nous voyions le soleil. Ses reflets doux couraient sur la côte décharnée et triste, et filtraient à travers quelques toits défoncés des vieilles maisons qui bordent la rive. Au pied, la mer calme et tranquille reproduisait nettement cette image. Et cette vue était poignante comme le sourire d'une belle femme qui a souffert et se voit changée dans son miroir. Ainsi nous apparut la France par un bel après-midi de juillet.

De Boulogne nous nous rendons à Calais où étaient les magasins d'ordonnance de l'armée anglaise. Visite intéressante entre toutes. C'est là que je constatai pour la première fois ce fait inoui, que je devais remarquer de nouveau, à savoir que la France était partiellement reconstruite et refaite par ses alliés. L'Angleterre avait là des usines couvrant une superficie incroyable qui seront converties maintenant au profit d'industries permanentes. C'est ainsi qu'au-dessus de tous les événements, il semble y avoir une loi immanente de justice et de compensation.

De Calais, nous allons à la base de la division américaine qui servit dans le nord, vers la fin, et nous y prenons le thé avec les officiers. C'est là que nous apprîmes les premiers succès de l'offensive française entre Château-Thierry et Soissons. On le comprit plus tard; c'était le commencement de la victoire.

Puis, par une belle matinée de juillet, une matinée de dimanche, nous filons en auto vers Ypres. On ne pense pas encore à la guerre, à moins que l'on regarde un côté de l'horizon ou semble peser une fumée lourde. Partout ailleurs, l'air est pur et bleu. Nous nous étonnons, tout le long du trajet incomparable, de voir les belles routes de France si bien conservées et entretenues, grâce sans doute aux Annamites qu'on trouve partout et qui suppléent au défaut de main-d'œuvre.

Nous descendons à Poperinghe d'où le chemin de fer à voie étroite, popularisé par les Canadiens, je crois, nous conduira jusqu'à Ypres. Rien de plus banal, croyez-vous, que de monter en chemin de fer?..... Et pourtant, je ne sais pourquoi le souvenir de ce court voyage, de Poperinghe à Ypres, m'est resté étrangement vivace. C'est peut-être qu'il y avait dans l'air, ce jour-là, des mouches mauvaises dont le bourdonnement nouveau..... nous tenait intéressés et attentifs!

Pendant que notre wagon roulait, bien doucement à ce qu'il me parût, nous entendions à chaque minute comme un bruit de ferraille qui se brise, et, cela ma foi! était beaucoup plus agaçant que le bruit des roues sur les rails d'acier. D'ailleurs, à la fin, nous ne savions plus, car les bruits se confondaient presque à chaque traverse..... Et puis ces paquets de fumée blanche qui jaillissaient un peu partout nous incommodaient beaucoup plus, chose rare, que la fumée noire de la locomotive. Ce fut, à vrai dire, un voyage désagréable, et je ne crois pas en avoir jamais fait de plus long..... en si peu de temps, à moins que ce ne soit le voyage de retour, de Ypres à Poperinghe. Alors, ce fut bien autre chose!.....

Mais, nous arrivâmes, tout de même, à Ypres. Ypres, capitale du beau silence, ville de mystère et d'art qu'on imaginait recueillie dans son passé. Aujourd'hui, le passé même est mort! Je l'ai vu gisant sur la grande place, au pied des halles, en des amas horribles et magnifiques; je l'ai regardé longuement, ce passé écroulé, et il me sembla que chacune de ces pierres émouvantes était

comme une page d'une histoire merveilleuse de plusieurs siècles d'art et de poésie sereine.

C'était, dit-on, l'endroit le plus charmant du monde. Tout autour, des bois touffus et des voies à l'ombre éternelle qui y conduisaient, des sites d'une douceur d'églogue. Mais tout cela est aboli, et il ne reste plus qu'une dévastation lamentable.

Ypres est situé comme au fond d'un entonnoir avec une colline qui s'avance au milieu. Et c'est cette colline qui a permis à l'armée anglaise de garder le saillant en protégeant ses voies de communication.

Un officier anglais a trouvé une comparaison plus originale. La ville elle-même, dit-il, se trouve comme au centre d'une soucoupe. Pendant près de quatre ans, les troupes allemandes furent assises sur les bords de cette soucoupe, nous encerclant plus que de moitié, observant nos moindres mouvements et dirigeant avec une insupportable précision leur tir d'artillerie.

Il importe de rappeler toute la signification de Ypres.

Il y eut là quatre grandes batailles. La première, venant immédiatement après la Marne, la victoire décisive de la guerre, en fut comme le complément nécessaire. Après avoir été repoussé de la Marne jusqu'au delà de l'Aisne, le Boche, en effet, se tourna d'autre côté et tenta ce qu'on a appelé la "course à la mer". Que serait-il arrivé s'il avait suivi ce plan d'abord, tout de suite après Bruxelles? Rien n'aurait pu l'arrêter, et l'on peut se demander aujourd'hui comment l'armée anglaise aurait traversé la Manche. Mais le Boche, comme tant d'autres, voulait à tout prix voir Paris; et cela s'explique. Mais ce fut sa perte..... Et c'est pourquoi 5 ou 6 millions de soldats anglais ont pu traverser en France sans perte de vie. Tel fut en autant qu'il nous apparaît, et ce sera peut-être le jugement de l'histoire, le résultat de la première bataille d'Ypres.

Il faut se souvenir que trois faibles divisions anglaises, soit 30,000 hommes, se trouvèrent engagées dans cette bataille devant quatre corps d'armée allemands, c'est-à-dire 150,000 hommes. Et tandis que les premiers se battaient depuis le commencement de la guerre, depuis 10 longues et dures semaines, les troupes allemandes, avec une artillerie six fois supérieure, étaient des troupes fraîches et intactes. On se battit du 31 octobre au 19 novembre. Le moment décisif arriva, quand, sous les yeux du kaiser, la Garde Prussienne fit une dernière attaque pour annihiler la "misérable petite armée anglaise."

L'assaut, terrible, démesuré, enfonça tout et pénétra jusqu'à la dernière ligne de défense, une ligne très mince constituée à la hâte avec les marmitons, les conducteurs de camions, les ordonnances et les aides qu'on put recueillir. Et ces hommes, soutenus de ce qui restait de l'artillerie, réaffirmèrent pour la postérité la grande qualité de la race anglaise, et *résistèrent* tout un après-midi. Le

sort de la cause alliée était en suspens, car il n'y avait rien derrière, rien qui put empêcher les Allemands de se rendre jusqu'aux ports de la Manche. Les renforts eurent le temps d'arriver et la situation fut sauvée.

C'est ainsi que la Garde Prussienne subit son premier échec.

C'est au cours de cette bataille qu'un officier d'état-major alla demander à un commandant de régiment anglais comment il était appuyé sur son flanc droit. L'autre répondit avec tout le flegme britannique: "En autant que je sache, mon flanc droit est fortement appuyé par la Garde Prussienne."

Une seconde bataille eut lieu à Ypres en avril 1915. Les Allemands s'y servirent pour la première fois des gaz. Les soldats anglais, surpris et sans défense, tombèrent au milieu de souffrances indicibles. L'ennemi fit une brèche de 5 milles de large. Mais il n'alla pas plus loin. Des soldats nouveaux, venus d'outre-mer, surent l'arrêter: c'était le premier contingent canadien! Les Canadiens, ce jour-là, "sauvèrent la journée." De sorte que, on le voit, la gloire d'Ypres n'appartient pas exclusivement aux Anglais. Mais j'y ai situé arbitrairement leur effort parce que ce fut l'endroit principal où il s'exerça.

À l'automne de 1917 avait lieu la troisième bataille d'Ypres. Cette fois l'armée anglaise prenait l'offensive, et gravissant les bords boueux de l'entonnoir sous un feu plongeant, elle repoussa l'ennemi jusqu'à Passchaendaele, au nord, et jusqu'à Langemarck, à l'est. Les pertes anglaises furent énormes.

Mais l'armée anglaise, qui ne tenait alors que le quart du front, eut la gloire d'avoir devant elle, durant tout l'automne, plus de la moitié de toute l'armée allemande en France et en Belgique.

Enfin la quatrième et dernière bataille d'Ypres eut lieu dans les dernières semaines de la guerre. Le saillant fut redressé. Roulers et Menin étaient pris. Et le Bois du Sanctuaire et la porte Menin étaient hors de portée des canons allemands.

Et l'armée anglaise a eu sa vengeance, car elle a substitué au saillant de Ypres le saillant de Lille, mais cette fois les rôles et les positions étaient renversés.

Ypres fut donc pendant quatre ans le centre et le symbole de l'effort anglais, effort immense et admirable, et, j'ose le dire, peut-être mal connu encore parmi nous.

La guerre, maintenant que nous pouvons en parler de façon impassible et spéculative, nous apparaît, en définitive, comme un concours entre la lourde et savante préparation allemande, et l'aptitude des alliés à improviser et à s'adapter. On peut, sans doute, accuser d'inconscience ceux qui, de notre côté, sont responsables de ce fait; mais il est indéniable. Et, c'est pourquoi, depuis 1914, nous avons assisté à une course excitante, qui fut parfois angois-

sante, entre la machine allemande laborieusement construite, et le système combiné du merveilleux talent français d'improvisation et d'adaptation, de l'esprit pratique anglais, et, à la fin, de l'initiative américaine. Nous savons que ceci l'a emporté sur cela.

Mais voyons comment l'Angleterre, pour une, s'est adaptée et a été l'une des causes de la victoire.

Ce pays insulaire, d'abord protégé par sa glorieuse marine et qui n'avait pas besoin d'armée, en improvisa une soudain devant le danger, et en fit l'une des plus grandes armées que le monde ait vues? Et c'est cette armée composée de soldats braves, tenaces, et sachant mourir, qui tint de son mieux pendant quatre ans, et finit par devenir, à partir du 8 août dernier, l'instrument principal dans les mains de Foch. C'est, en effet, l'armée anglaise qui prit peut-être la plus grande part dans les mouvements concertés de la fin, qui décidèrent de la guerre. Et c'est avec raison que le *Times* de Londres, commentant récemment le rapport de Haig, écrivait:

“Sans le génie de Foch ces résultats n'auraient pas été obtenus; mais, même le génie de Foch n'aurait pas suffi sans l'habileté de l'état-major anglais qui, tout en étant soumis au plan général, gardait son initiative d'antan, et, par-dessus tout, sans la magnifique valeur de l'armée anglaise.”

L'improvisation d'une armée de six millions, sans compter les soldats des colonies, était un miracle. Mais ce miracle en nécessitait un autre: et il s'accomplit dans la fabrication des munitions.

On vit alors une révolution sans pareille dans la sphère industrielle. Toute l'industrie britannique fut ramassée et devint comme une machine colossale travaillant pour le front. Plus d'entreprises privées; le gouvernement contrôlait ou possédait toutes les usines.

Il y avait, en Angleterre, au commencement de la guerre, trois arsenaux et trois usines privées qui travaillaient pour le gouvernement. Il y avait à la fin, 200 fabriques nationales de munitions, près de 5000 usines contrôlées, qui dépendaient directement du ministère des munitions, et encore 5000 usines qui remplissaient différents contrats de guerre. Un simple détail suggestif: on fabriquait, à la fin, en deux semaines, autant d'aéroplanes que l'armée anglaise en eut au front durant la première année de la guerre.

L'Angleterre nous est apparue comme un colosse courbé dont tous les muscles semblaient tendus pour la lutte totale; j'ai vu sa figure ruisselante à la lueur des hauts-fournaux. J'ai vu sursauter ses muscles d'acier occupés à un travail cyclopéen; je pourrais même dire que je les ai vus s'étendre sur l'océan et ramener en se repliant des armées entières.

Car, comment pourrait-on imaginer l'effort de l'Angleterre sans la flotte ? Je dis plus : Comment, sans elle, imaginer la guerre actuelle et la tournure qu'elle a prise ? elle fut, pendant 4 ans, le bouclier du monde civilisé.

La Grande Flotte fut un fait fondamental dans la Grande Guerre, et personne ne peut l'ignorer. Ce fut, si on y réfléchit, la base de la machine militaire des alliés ; et c'est, de la victoire, l'une des raisons principales.

C'est avec cette pensée que nous partions, un jour du mois d'août dernier, pour aller voir la Grande Flotte. A peine sortis d'Edimbourg, nous montons à bord d'un remorqueur, qui devait nous conduire à la base navale anglaise. Il faisait un temps affreux ; une pluie incessante et drue, poussée par le vent, nous fouettait avec force au visage.

Mais nous arrivons bientôt. Le spectacle qui s'étend devant nous est si grandiose, si inattendu, que nous en oublions la pluie. Nous sommes au milieu d'une forêt de tourelles et de mâts, forêt étrange qui s'étend à perte de vue en avant et en arrière de nous. Et, cachées entre les deux tourelles, toutes les cheminées fument. Le brouillard donne un air vague et effrayant à ces croiseurs et à tous ces navires panachés de fumée ; on dirait des monstres couchés dont la respiration haletante fait une buée dans l'air. Et ces monstres en laisse semblent prêts à bondir ; à les voir si nombreux et tassés, on dirait d'une meute frémissante et impatiente qu'on retient, mais qui n'attend qu'un cri pour s'élaner à la curée. Quelle fête si la Bête se montrait ! On sait bien où elle est..... Mais elle ne s'est montrée qu'une fois, et elle eut alors si peur qu'elle ne s'est plus montrée.....

Ou plutôt, si, elle s'est montrée depuis : elle est venue, vous le savez, précipitamment en cet endroit, se coucher lamentable et battue devant son vainqueur. Quelle scène !

Mais le brouillard s'était éclairci, à la fin, et nous voyions plus loin. C'était toujours le même spectacle qui finissait par dépasser l'imagination. Eblouis devant ce magnifique déploiement, nous prîmes conscience tout-à-coup qu'il y avait là, autour de nous, le plus bel assemblage de puissance que le monde ait vu. Et, comme si le spectacle n'était pas déjà assez grand, la flotte, mer veille de tous les temps, se trouvait dessous une autre merveille du monde : le pont de Firth of Forth.

Nous fûmes à bord de croiseurs, de torpilleurs, de destroyers, et même à bord d'un sous-marin. Il me fut donné, en effet, d'aller dans un des énormes croiseurs sous-marins de 340 pieds de long, deux tuyaux, et qui peuvent atteindre une vitesse de 24 nœuds. Ces sous-marins étaient attachés aux grosses unités de la flotte, tant dans un but de défense que de pitié. Ils pouvaient, en effet, à l'occasion, recueillir les équipages allemands. Comme on voit, les sous-marins ont pour nous une utilité à laquelle les Boches n'avaient pas même pensé.

Ce qui frappe dans un sous-marin, même dans le plus gros, c'est l'exiguité de tous les passages; ils n'existent pas. Puis, c'est la masse compliquée et inextricable de petits mécanismes et de machineries.

J'ai regardé à travers le périscope, et tous les alentours me sont apparus avec une rare précision, et beaucoup plus clairement, de fait, que je ne pus les voir, ensuite, avec mes seuls yeux, en remontant.

La vue de la flotte sous vapeur était un spectacle inoubliable; il n'y a peut-être, pour l'égaliser, que la vue de la flotte en puissance dans les chantiers de la Clyde. C'est là que nous avons vu le plus gros navire du monde, le *Hood*, sur le point d'être fini maintenant, qui a 894 pieds de long, et pourra porter huit canons de 15 pouces. Il a double coque, ce qui le préservera des mines et des torpilles, dit-on, et atteindra une vitesse maximum de 40 milles à l'heure. Il aura coûté 3,700,000 livres sterling.

Nous voilà rendus bien loin de Ypres, pensez-vous? Mais Ypres n'est qu'un symbole. C'est là qu'a porté l'effort anglais: mais il faut regarder en arrière jusqu'en Angleterre, pour voir l'organisation colossale et le dévouement général qui l'appuyait. On ne saurait trop louer la grande et admirable nation anglaise. Pour des raisons ataviques ou autres on peut ne pas se sentir capable d'affection pour elle: mais, en justice, il n'est personne qui ait aujourd'hui le droit de lui refuser son admiration.

C'est là l'impression profonde et sincère que nous avons rapportée de notre voyage, après avoir vu ce que nous avons vu. Et je serais malheureux, et bien maladroit, si je n'avais pu vous convaincre.

Ypres restera, d'ailleurs, comme un monument et convaincra de ce fait la postérité!

Mais il ne faisait pas bon dans Ypres. Les marmites tombaient dru sur la grande place, et il nous fallut bientôt opérer, suivant le mot célèbre, une "retraite stratégique." Nous remontons à bord du petit convoi qui nous avait amenés; mais en voilà bien d'autres. Nous sommes repérés par l'artillerie allemande. Et pour comble, la locomotive se brise et ne va plus. Nous devons alors débarquer et continuer à pied sur la voie. Et pendant vingt minutes, nous a-t-on dit, mais ce dut être pendant quelques heures, nous allâmes ainsi entre un double rideau de feu. Fort heureusement, étant à pieds, nous allions plus lentement que ne croyait le Boche. C'est ce qui sauva la petite expédition. A un endroit la voie sauta un peu après notre passage. Nous rentrâmes enfin à Poperinghe après avoir éprouvé une des plus belles émotions qui soient, mais gardant de Ypres le plus désagréable des souvenirs, comme d'ailleurs tous ceux qui y sont passés, et surtout ceux qui y sont restés.

Nous faisons aussitôt route vers le front canadien.

II

VIMY.—L'EFFORT CANADIEN

Nous arrivons le soir à Aubigny, petit village des environs d'Arras où les gens, les maisons, les petites rues tortueuses, où tout enfin rappelle n'importe quel village de chez nous. Ce sont des quartiers d'officiers; c'est ici que nous passerons trois jours, au milieu de l'armée canadienne.

Un ordre du jour annonçait notre arrivée: nous étions cités!

On nous remit cet ordre qui indiquait notre programme. Le mien portait en marge une petite note particulière, brève comme un ordre: "Vous dînez ce soir à la seconde division".

D'autres sont assignés ailleurs, car nous sommes divisés en groupes de quatre ou cinq, et il en sera ainsi tout le temps que nous serons au front.

A peine le temps de nous refaire un peu, de secouer sur nous la belle poussière des routes de France, qui est tout de même de la poussière, et je saute dans l'auto pour aller dîner à l'état-major de la seconde division dont fait partie le 22e.

Souvent nous partîmes ainsi, au crépuscule, pour aller dîner, officiellement. Sais-je à combien de dîners nous fûmes invités? Nous partions d'ordinaire avec plaisir, sachant que ce serait intéressant, souvent unique comme le dîner du lord-maire de Londres, par exemple, au Mansion-House. Nous allions en blaguant, à la fin, cependant, chacun se demandant s'il serait assis à côté d'un duc ou d'un pair, et faisant la moue à l'idée qu'il pourrait bien se trouver à côté d'un simple "Sir"!.....

Mais jamais je n'éprouvai, en me rendant à un dîner, ce que j'éprouvai un soir au front.....

A peine sortis du village, nous prenons une grande route bordée de pins qu'on s'étonne de trouver seuls debout, mais tellement droits et immobiles qu'on les dirait pétrifiés de ce qu'ils ont vu!

Notre auto, sans lumière, file à pleine vitesse sur cette route large et droite sur laquelle les arbres et une interminable suite de camions arrêtés font une tache sombre. Là, tout près devant nous, c'est Arras..... Le soir qui tombe endeuille la ville meurtrie, et fait d'elle une masse confuse et triste, inclinée sur la colline, et que dépasse seule une tour brisée. On dirait d'une femme en deuil qui pleure, accablée, mais dont la main crispée demande vengeance.

L'obscurité s'établit. Mais soudain trois détonations déchirantes brisent le silence. Et comme au théâtre, après les trois coups, tout l'horizon s'allume comme une immense rampe. C'est la tragédie qui commence, celle qui se répé-

tait tous les soirs au front..... Le spectacle devient grandiose: la scène s'embrase, et des éclats éblouissants font apparaître mille décors différents. Il arrive qu'on aperçoive des casques qui remuent. Des projecteurs se croisent en l'air et découvrent des avions autour desquels jaillissent comme des gerbes de feu. Des fusées restent accrochées, confondues avec les astres, et, quand elles retombent, on se demande si ce n'est pas une pluie d'étoiles.

Et pendant que le ciel semble ainsi ébranlé, et que la terre trépide comme si elle allait éclater, ou comme si les deux voulaient se confondre, des voix d'airain, sonores et fantastiques, poursuivent leur dialogue effrayant.

Nous rentrons à Aubigny par le même chemin. Et, comme c'est une nuit idéale pour les raids, nous sommes avertis de nous presser. Le Boche, comme le corbeau ou le hibou, sort surtout à minuit.

De fait, nous étions à peine rentrés que nous entendons au-dessus de nous un avion boche. Les soldats distinguaient facilement une machine ennemie: le moteur allemand a des spasmes, des étouffements, tandis que le moteur allié est très régulier.

Nous sortons aussitôt, et, le nez en l'air, nous cherchons à apercevoir la machine sans y réussir. Des projecteurs jouent dans le firmament et montrent comme des petites fleurs blanches qui germent partout; ce sont des bombes contre avions.

Soudain un sifflement d'abord très faible, puis strident, et nous voyons une bombe éclater à deux cents verges en avant de nous. L'oiseau boche a lâché cela avant de se sauver.....

La bombe était tombée sur une hutte où se trouvaient 23 soldats du premier contingent qui avaient vu Vimy, Ypres, Passchaendaele, etc., et, qui, après avoir échappé à cet enfer, furent tués stupidement cette nuit-là pendant qu'ils dormaient.

Et c'est ainsi que nous nous endormîmes, un soir, au front...

Le lendemain, coiffés de heaumes d'acier et portant nos masques à gaz en bandoulière, nous partions d'Aubigny pour aller à Vimy.

Nous faisons le trajet en autos jusqu'à un point au sud-est de Camblain-l'Abbé. Là, nous montons à bord de petits wagons trainés par une locomotive minuscule qui a l'air d'un jouet.

Après avoir contourné le mont St-Eloi, le petit train nous dépose sur la pente occidentale de la crête de Vimy. Nous pouvons, dès lors, embrasser du regard le champ de bataille, et suivre pieusement avec nos yeux la lente montée qui aboutit à l'arête du sommet. Il semble que la géographie reformée du ter-

rain garde pour toujours l'empreinte du long effort qu'il fallut aux nôtres pour s'emparer de cet objectif convoité et essentiel.

Mais il passe midi, et nous nous asseyons sur l'herbe rare pour déguster, avant de monter sur la crête, le lunch que nous avons apporté avec nous. Et nous avons alors pleinement le temps de nous emplir les yeux du paysage historique qui s'étend en pente douce devant nous. J'ai encore devant les yeux ce champ incliné de Vimy; je le revois nettement, avec ses détails, comme un visage!.....

Ne semble-t-il pas, en effet, comme a dit un soldat français, qu'en ce lieu où tant de soldats sont tombés, "la terre a force d'engloutir se soit faite homme?"

J'ai vu comme des traits sur le champ de Vimy, des traits familiers, des traits divers comme les différentes provinces de chez nous, ou comme les visages de ceux qui sont tombés là et qui se sont assimilés à la terre.

Les poètes ont fait, naguère, parler les champs de bataille. Ce n'est pas seulement une invention poétique, car, sur un champ de bataille, tout semble avoir une voix.

Pendant que les autres montaient tout droit, j'abandonnai la route, et je me mis à errer au hasard. De pas en pas, des trous d'obus, des cratères. La terre est percée comme un tamis. Mon pied se heurte à des débris; c'est un casque troué, un fusil cassé, une chaudière, un trépied de mitrailleuse, des gourdes bosselées et dégarnies, des choses sans nom..... En voulant éviter un fil de fer barbelé, mon pied glisse au bord d'un trou et se prend à une ceinture allemande qui est retenu en terre par une forme humaine..... J'arrive à un unfoncement, et j'aperçois tout à coup un trou béant: c'est l'entrée du fameux tunnel qui s'enfonce à 50 pieds sous terre, et par où passèrent les vagues d'attaque. Le tunnel serait-il habité? On entend à l'entrée une rumeur semblable au bruit du reflux..... Mais c'est peut-être le vent!

Continuant difficilement, j'aperçois une botte qui émerge; et si je regardais de plus près, je verrais qu'elle est à un cadavre..... Mais pourquoi regarder de plus près? Un tertre attire mon attention. Une croix le surmonte avec, dessus, un nom illisible. Tout près, des coquelicots font comme une tache de sang. Et, végétation inattendue sur cette terre morte, on voit un peu partout de ces fleurs rouges. J'en cueille en me répétant, comme une prière:

"Fleurs de France, un peu nos parentes,

"Vous devriez pleurer nos morts!"

Mais je dois rejoindre les autres qui s'inquiètent, et nous arrivons bientôt sur le sommet de la crête où le général Currie était le premier rendu.

Un magnifique spectacle s'offre alors. Du point où nous sommes, nous découvrons tout le pays environnant. Là, en avant, à gauche, c'est Lens. Puis, éche-

lonnés en demi-cercle en arrière de Vimy, de gauche à droite: Givenchy-en Gohelle, Souchez, et, là-haut, Notre-Dame de Lorette, puis petit Vimy, Neuville-St-Vaast, Ablain, Mont St-Eloi, le fameux labyrinthe, et là-bas, Arras.

Immédiatement en avant de nous, un immense cratère creusé par l'explosion d'une mine au cours de la dernière bataille. Un peu à droite, nous apercevons le superbe monument élevé par l'artillerie à la mémoire des morts de Vimy. Ce monument marquera, plus tard, le grand lieu de pèlerinage. Là-bas, enfin, droit en face: les Boches!.....

Nous comprenons, après un coup-d'œil, et sans qu'il faille nous l'expliquer, toute l'importance de cet observatoire. C'est l'exemple classique d'une position stratégique.

Aussi fut-elle longtemps disputée et chaudement contestée. Nous regardons en bas dans la plaine qui ondule, comme si elle se sentait soulevée. Cent mille Français sont couchés là, et Dieu sait combien d'Allemands! Ceux-ci furent maîtres de Vimy depuis le commencement de 1916 jusqu'en avril 1917.

Mais dès le mois d'octobre 1916, les Canadiens qui avaient succédé aux Français devant cette position, commencèrent à harceler les Allemands. En décembre, les attaques se firent plus fréquentes encore et plus considérables.

Ce n'est qu'en février 1917, toutefois, que les Canadiens commencèrent à faire le siège de la crête menaçante.

Assis en cercle sur le bord d'un cratère, nous écoutions le général Currie nous faire le récit de cette bataille qui dura deux mois et se termina par la grande attaque victorieuse du corps canadien. Le général Currie, qui avait commandé une division à Vimy, ce qui en faisait un historien idéal, se tenait debout sur le point le plus élevé. Sa haute et fière silhouette, surtout quand il avait le bras tendu et frémissant au souvenir de la bataille, se détachait sur l'horizon comme un drapeau. Un chaud soleil de juillet donnait au tableau une couleur d'apothéose.

Ce qui importe, commence le général, c'est de bien réaliser quelles étaient les positions. Les Allemands étaient au sommet; nous étions en bas. Nous ne pouvions les observer qu'au moyen de nos avions! Mais nos aviateurs, faisant preuve d'un courage inlassable et de la plus grande audace, survolaient Vimy sans cesse, et prenaient des photographies au milieu des plus grandes difficultés. Ces photographies agrandies nous montraient l'exacte disposition des lieux et des troupes ennemies. Nous confirmions nos renseignements au moyen des prisonniers.

Entretiens, notre artillerie arrosait copieusement les positions boches. Et nous préparions secrètement la grande attaque, expliquant aux soldats les positions ennemies et appartenant à chacun ce qu'il aurait à faire.

Enfin le jour décisif arriva. Le feu d'artillerie redoubla d'intensité; ce fut la préparation la plus considérable qui eût encore été faite jusqu'à ce moment. 868 canons de tout calibre commencèrent un barrage terrible.

L'attaque se déclencha à 5.30 du matin. Tout marcha comme à la manœuvre. Les soldats avançaient derrière le barrage d'artillerie et nettoyaient les tranchées et les abris. Ils étaient tellement sûrs d'eux qu'on en vit, au cours de l'attaque, lire des lettres qu'ils avaient reçues le matin, et qu'ils n'avaient pas encore eu le temps d'ouvrir.

A deux heures, dans l'après-midi, l'artillerie se taisait et les soldats canadiens s'étaient emparés de Vimy, Vimy que les Français avaient quitté en disant que cette position ne pourrait être reprise.

Les nôtres l'ont reprise, et ne l'ont plus lâchée.

Nos pertes, à Vimy, s'élevèrent à 6176, parmi lesquels il y avait deux mille morts. Et ce n'était pas payer cher une victoire d'une telle importance.

Ce champ de bataille est un des lieux les plus désolés de tous ceux que nous ayons vus: nulle part nous ne vîmes une destruction plus complète, plus absolue. Nous redescendions de la crête, quand le général Currie, nous indiquant un point à droite, dit: "Neuville St.-Vaast!....." Nous regardons.....; il n'y a rien, rien, pas même quelques pierres qui indiqueraient l'emplacement du village anéanti. Le terrain y est même plus nivelé que celui des alentours, si ce n'est d'une petite bosse d'un pied..... Ce fut, sans doute, l'emplacement de l'église.

Mais le Boche avait eu le temps de nous observer. Et à peine quitions-nous Vimy, qu'un obus destiné sans doute au général, passe au-dessus du deuxième auto dans lequel je me trouvais et va éclater avec fracas à quelques dizaines de verges au-delà du chemin. L'obus ne blessa que la terre déjà tant meurtrie, mais nous rappella que c'était la guerre..... Nous l'avions presque oublié, tant l'air était beau.

C'est à Vimy, pour la première fois, que le corps canadien combattit comme unité, et, nous disait le général Currie, du haut de la crête, c'est Vimy qui a fait le corps canadien.

Ayant ainsi une victoire pour âme, si on peut dire, le corps canadien semblait porté par un souffle irrésistible. Je ne sache pas qu'il ait un seul revers à essuyer. Il a donné dans les pires actions: dans les Flandres, en Artois, en Picardie, etc., et, toujours, il en est sorti plus glorieux. Sa renommée est sans pareille. J'ai entendu Lloyd George lui-même, dans un banquet qui nous était offert au Savoy, à Londres, déclarer tout haut que, de toutes les troupes en Europe, les troupes canadiennes étaient parmi les meilleures.

Et combien de fois n'ai-je pas entendu dire en France: (on peut se dire cela entre nous). "Les Canadiens sont les meilleures des troupes anglaises."

Je ne sais pas ce qu'on dit d'eux chez les Allemands. Mais ce qu'on savait bien, là-bas, c'est que les Canadiens, où qu'ils fussent, pouvaient toujours s'attendre à avoir devant eux des régiments de la Garde Prussienne.

Nos troupes furent, au cours de la guerre, de merveilleuses troupes d'assaut, pleines d'élan, de feu et de mordant.

Ayant hérité des vertus guerrières des deux grandes races, les soldats canadiens y ajoutent l'initiative et encore plus d'audace et d'ingéniosité. Une fois lancés à l'attaque, ils ont la hantise de l'objectif et ne peuvent le manquer, si ce n'est en le dépassant.

Nos soldats, avaient, au commencement, la réputation d'être absolument indisciplinés. A preuve, cette histoire qu'on raconte encore: Un officier impérial passe devant un soldat canadien qui, naturellement, ne salue pas. L'officier outré, indigné, le réprimande avec chaleur et finit par dire au soldat: "Vous autres, Canadiens, vous nous donnez plus de trouble que toute l'armée anglaise!"

Mais la réponse vint cinglante: "Les Allemands aussi disent la même chose!"

Après quatre ans, cependant, l'armée canadienne était l'une des mieux disciplinées. Avec une application rare, en effet, nos soldats s'étaient mis à apprendre l'art de la guerre; et ils s'étaient adaptés.

Une autre grande qualité de l'armée canadienne, et qui explique bien des succès, c'est l'organisation. Cette organisation, je l'ai admirée dans les camps d'entraînement en Angleterre; puis je l'ai vue, en France, dans les services d'arrière et jusque dans les tranchées de première ligne. Et il faut avoir suivi cette filière complexe et compliquée pour savoir le progrès de notre organisation et l'ordre qui aide à l'efficacité. La guerre étant devenu surtout une immense affaire, il importait, comme dans le commerce, de tirer de chaque valeur le plus grand profit possible. C'est précisément ce qu'on a réussi à faire.

N'ayant que peu de goût pour les méthodes surannées du vieux monde, les Canadiens ont apporté les leurs, plus modernes et moins lentes. Et notre machine de guerre, à la fin, était si bien organisée, que les autres, même les Américains qui arrivaient, prenaient exemple sur nous.

C'est pourquoi, notant ce fait dans une dépêche envoyée de Londres, je disais naguère que tous nos soldats rapporteront de là-bas un vif sentiment de fierté nationale, qui tient autant à la belle organisation de notre armée, qu'à sa valeur et à ses exploits. Par comparaison, ils se croient peut-être supérieurs à beaucoup d'autres. Et c'est là, j'ose dire, un orgueil de bon aloi. N'est-ce pas, au fonds, la base du patriotisme? La guerre aura permis ce fait paradoxal que nombre de nos soldats qui étaient n'importe quoi, soient devenus tout-à-fait canadiens..... en Europe!

L'importance de l'organisation dans la guerre moderne, il n'est personne, j'imagine, qui n'ait pu l'apercevoir. Tout y est devenu ordre et mathématique. Si bien que le général Currie pouvait nous dire doucement, et avec un bel aplomb du haut de Vimy: "Notre organisation est aujourd'hui parfaite. Il n'y a pas une position que nous ne puissions prendre!" Et songez qu'il disait vrai!

LES SOLDATS CANADIENS FRANÇAIS.....

Mais je n'ai parlé jusqu'ici que des soldats canadiens en général; nous avons bien le droit de penser de façon particulière aux soldats de notre race, à ceux que nous connaissons et pour qui nous avons une prédilection. Ceux-ci se sont acquis, là-bas, une réputation légendaire. Qu'on n'oublie pas, en passant, que les premiers à les louer, et à leur faire cette réputation, furent leurs compagnons d'armes anglo-canadiens.

Nos soldats! En sommes-nous assez fiers? Ce n'est pas assez d'écouter avec une satisfaction béate tout ce qu'on dit d'eux, et sans plus.

Soyons donc fiers, enthousiastes, orgueilleux de nos soldats, car ils furent des héros. Ils ont affirmé là-bas les qualités de notre race et la saine noblesse de notre descendance.

Je les ai vus devant l'ennemi. C'est là qu'ils ont retrouvé les qualités physiques qu'ils tiennent d'un vieux fonds sain et paysan. C'est là qu'ils se sont découvert l'audace, l'audace folle et téméraire qui leur est venue peut-être des premiers découvreurs, et encore l'endurance et la ténacité qu'ils doivent aux premiers colons, aux pionniers, à ceux qui ont ici planté notre race. Ils sont remplis d'initiative et débrouillards comme nos anciens trappeurs et coureurs des bois qui s'adaptaient à tout.

Ils sont gais, de cette gaité franche et française qui éclate surtout devant le danger. La mort? Ils en blaguent. Sait-on qu'ils ont pour en parler, un vocabulaire tout aussi expressif que celui du Poilu français? Celui-ci dira: "Un tel a passé l'arme à gauche....." et c'est tout. Les nôtres disent: "Il a perdu sa 'job'....." ou bien: "Un tel s'est laissé sécher.....", ou encore: "Il est parti dans l'ouest!"

En somme, ils réunissent, admirablement les qualités qu'on regardait naguère comme caractéristiques des Anglais: ténacité et endurance, en même temps que les qualités françaises: audace, fougue, élan et mordant.

Ils sont terribles. Depuis qu'ils ont découvert un des leurs suppliciés par les Allemands, ils ne font plus de prisonniers..... Ils savent d'ailleurs que les Allemands les traitent de même façon.

Ils sont surhumains. Au front, la légende les enveloppait, et leur attribuait des faits épiques. Un jour, à Parry-Plage je dînais en face du Lieut.-colonel Elmer Jones, un vaillant décoré du D.S.O. avec palmes qui commandait le régiment voisin du 22e. Le colonel Jones qui fut tué 10 jours après, et qui, en passant, m'en avait laissé voir son pressentiment, vantait à l'extrême les Canadiens-Français. Il n'y avait qu'une chose qu'il ne pardonnait pas au 22e: c'était d'être arrivé à Courcelette avant son propre régiment.

Le colonel Jones m'assura qu'il avait vu un soldat du 22e, dont il ne savait pas le nom, avoir le bras à moitié emporté par un obus au cours d'une attaque. L'homme alors, rageusement, enroula son bras ballant avec un morceau de sa manche, poussa le tout dans sa poche de tunique afin de le retenir un peu, et se mit à courir pour arriver jusqu'à l'objectif.

Que ne peut-on pas attendre avec de pareils soldats ? Avec eux, on n'est jamais au bout.

Les nôtres sont élégants dans leur courage. J'ai déjà raconté qu'à la veille d'aller au repos, vers la fin de la guerre, ils avaient voulu avoir une fête à leur façon. Comme le front était plutôt tranquille à ce moment, ils avaient insisté pour qu'on leur permit de faire un dernier raid durant la nuit. A grand'peine, ils en obtinrent la permission. C'est alors qu'on vit près de la moitié du régiment sortir comme en bamboche..... pour aller tuer du Boche!

Ai-je raconté, à ce propos, que les Guards, les premiers et les plus glorieux régiments de l'armée anglaise, avaient demandé au 22e des sous-officiers et des soldats pour leur apprendre l'art de faire des raids nocturnes ? Le 22e s'est établi en cela une réputation inouïe.

Que dirai-je encore ? J'ai entendu l'éloge des soldats canadiens-français, non seulement du 22e, mais aussi bien ceux qui firent partie du 5th C.M.R., du 14e régiment, du 24e et de 87e; j'ai entendu leur éloge dans la bouche du général Currie, commandant du corps canadien, dans la bouche du général Lipsett, le plus sympathique de tous, qui commandait la troisième division. Bientôt remplacé, il devait se faire tuer quelques jours avant la fin par un franc-tireur allemand.

C'est lui qui, un jour que je dînais avec quelques autres à son état-major, me prit à part et, pendant une heure au moins, me fit expliquer l'attitude des Canadiens français dans la guerre, et notre situation nationale. Il termina l'entretien en me disant que son grand souhait était d'avoir plus grand nombre possible de Canadiens français dans sa division. Pas un officier supérieur au front qui ne m'ait vanté les nôtres.

Je les ai entendu vanter par les Français, je les ai entendu vanter à Paris, à Londres, en Angleterre, en Ecosse, partout et par tous. Tous ces éloges pour-

raient se résumer en cette phrase qui revenait toujours : "Il n'y a pas de meilleurs soldats!"

J'ai passé une journée avec le 22e dans un petit village de France, près d'Arras.

Le général Tremblay, alors colonel, n'était pas au régiment; il était encore à l'hôpital de Doullens où il venait de subir une troisième opération pour une maladie gênante et douloureuse. Mais il devait bientôt revenir: de fait, nous nous croisâmes en chemin, au retour. Le général Tremblay avait eu vent de l'offensive qui se préparait. Et le 8 août, il était au poste, s'illustrant de nouveau, et recueillant les fonctions de brigadier à la place du général Ross qui était blessé.

Le bataillon était sous le commandement du major Dubuc, D.S.O., aujourd'hui lieutenant-colonel, un vétéran du bataillon, soldat énergique et brave qui vient de rentrer au pays, grand blessé, mais couvert d'honneurs et de gloire. Le commandant nous avait invité à dîner. Dans la petite salle nue, je me souviens encore de la modeste table ronde et du banc de bois que je partageais avec le major Vanier, officier de la Légion d'honneur, Croix Militaire, et qui vient justement de recevoir, à l'occasion du nouvel an, le D.S.O., un militaire vaillant et d'une rare distinction qui aurait pu appartenir au Grand Siècle. Le major Vanier a, depuis, perdu une jambe.

Il y avait aussi l'officier médical du régiment, le capitaine Marin, un petit bout d'homme apparemment débile, mais qui devait bientôt déployer une énergie de héros et toute l'initiative d'un chef. C'est lui, en effet, qui, le 28 août, après avoir vu tomber tous les officiers du 22e, arracha ses insignes du corps médical et ses bandes rouges et se lança dans la mêlée entraînant ce qui restait du bataillon, combattants et non-combattants, jusqu'aux cuisiniers.....

Le repas était frugal, mais bon avec un goût de chez nous.

Et je voudrais, mesdames, me rappeler le nom du cuisinier,—on me le dit,— afin de vous le recommander. Il y avait, entr'autres choses des "beignes" comme je n'en avais jamais mangé, il me sembla, depuis l'âge de la gourmandise.

Dans l'après-midi, je vis les autres officiers du 22e. Ils étaient tous dans la salle de l'état-major. Visages héroïques et familiers que j'ai aperçus dans la pénombre chaude de cette salle où pénétrait le soleil de juillet, je vous revois encore.

Plusieurs d'entre vous étiez marqués; et vous m'apparaissez maintenant, dans l'apothéose de votre sacrifice, avec des traits étrangement précis. Dupuis, Cadotte, Duckett, et vous, lieutenant Veilleux, qui essayiez si drôlement devant un miroir le chapeau et la jaquette de Chassé, et qui disiez: "Cela me va encore!" Comment croire que vous n'êtes plus?

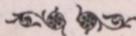
Je te vois aussi Roddy Lemieux, arrivant à la course au coin de la route où je débarque de mon auto pour te donner la main. Je t'entends encore me dire, avec ton rire quasi enfantin et si franc: "Dites à papa que je suis très bien! Et puis on s'arrange! On ne s'ennuie pas trop!" Quelques jours après, un blessé me racontait comment tu partis l'un des premiers à l'attaque avec ton ami Chassé, le jour de l'offensive de Roye. Et de voir leurs petits subalternes courir sus aux Boches avec une joie d'enfant, les soldats se seraient fait tuer dix fois. Tu ne peux pas être mort: tu vivras!.....

Je songe aussi à John Roy, un beau gars décoré de la croix militaire avec deux rosettes, qui a échappé à une blessure très grave, et qui nous est revenu récemment glorieux et joyeux. Il nous reçut, ce jour-là, dans son *Mess* où nous fûmes, pendant une heure, comme des frères habitant des pays différents qui se retrouvent. Tous, ils nous regardaient, Chassé et moi, nous faisaient parler de Québec, et trouvaient même intéressant de nous regarder car nous étions pour eux comme le *pays*.

Je revois de St-Victor, fier de sa promotion, Routier, taquin et joyeux, avec sa belle décoration, Braun Langelier, soldat de race qui songe à la bataille et a toujours hâte à la prochaine, Scott, qui a eu le courage de sacrifier son grade en plus de celui de se bien battre, et tous les autres enfin: major Dupuis, major Archambault, Giroux, Morgan, le petit Napoléon, Murphy, Godbout, Lamothe, Lafontaine, Garant et Tremblay, un bon ami que j'étais allé chercher à la troisième division, et qui venait d'être cité pour la seconde fois à l'ordre de l'armée, Gerard Garneau, brave et gai, Win. Larue, Auguste Sirois, et que d'autres!

Mais je voudrais nommer aussi les soldats, ceux qui sont tombés surtout, et qui n'auront pas de noms dans les fastes glorieux de leurs pays. Mais rassurez-vous, ô vous tous, héros inconnus, et vous que je viens de nommer, beaux officiers de légende, et vous encore qui êtes tombés dans les commencements, rassurez-vous! Sachez bien qu'au-delà de la mort vous restez vivants et chers. Votre province ne sera pas oublieuse ni indifférente. Vous aurez été utiles dans la vie. Vous avez remis à la France une dette en lui infusant le plus pur de votre vie, et vous avez perpétué votre race en l'immortalisant.

(A suivre dans le prochain numéro)



La Bénédiction des Erables

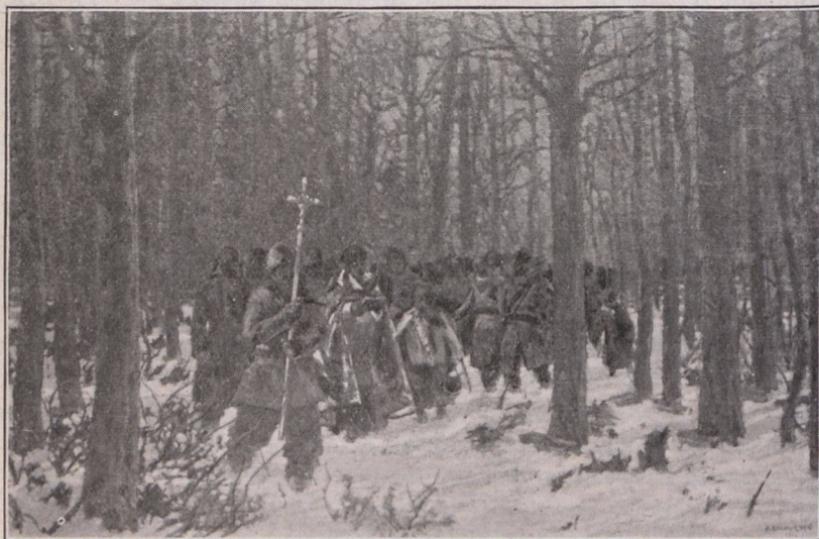
L'industrie du sucre et du sirop d'érable dans la province de Québec

J'ai sous les yeux, dans mon cabinet de travail, une miniature joliment réussie de la belle toile du peintre Suzor Côté: *La Bénédiction des Erables*. Ce n'est pas une fantaisie d'artiste que cette forte et vivante peinture où le talent du maître a fixé, avec un réalisme parfait et une scrupuleuse exactitude, cette manifestation imposante et champêtre, en sa naïve simplicité, de la foi ardente de nos pères. Pourquoi s'en vont-elles si tôt sur le chemin de l'oubli nos ancestrales et si belles coutumes du terroir, et que ne les conserve-t-on précieusement comme l'on fait d'un souvenir de famille très cher, ne serait-ce que pour en faire un écrin de pierres précieuses et de bijoux antiques!

Mais il y a mieux. C'est qu'avec le charme de leur pastorale beauté, elles gardent l'expression la plus pure de l'âme populaire d'autrefois, à la campagne. C'est qu'elles demeurent les témoins irrécusables de cette force latente, invincible, forteresse inaccessible aux attaques du dehors, de l'esprit religieux de nos aïeux, de leur confiance aveugle mais sincère et native, parce que non discutée, dans la mission providentielle de notre race de perpétuer, sur ce sol d'Amérique, la fière tradition des premiers défricheurs de la Nouvelle-France.

Que de beaux et consolants souvenirs l'amant érudit de notre histoire paroissiale ne pourrait-il pas faire revivre à exhumers de la poussière des vieilles chroniques curiales ces scènes de la vie rurale, alors que la paroisse était une petite patrie, tout entière absorbée dans le travail des champs et la joie de voir grandir, à l'ombre du clocher de la vieille église, le nombre de ceux qui, demain, fils de rudes et solides paysans, garderaient la tradition du sol et la défendraient âprement.

La bénédiction des érables est une de ces coutumes qui s'en vont au rancart et se perdent dans le lointain des choses oubliées. Le souffle nouveau d'un siècle d'émancipation l'a chassée, comme tant d'autres aussi respectables, à l'arrière-plan de nos usages populaires. On dit qu'elle se pratique encore dans certaines paroisses des Cantons de l'Est où, chaque printemps, ces braves gens tiennent à l'honneur d'attirer la bénédiction du prêtre sur



La Bénédiction des Érables (1)

la sève généreuse et féconde que l'érable bientôt laissera couler dans les flancs surchauffés de la monumentale bouilloire. Heureuses paroisses qui cultivent ainsi précieusement et font revivre le cher trésor de nos belles traditions!

Cette cérémonie de la bénédiction des érables est toujours empreinte d'une charmante et naïve simplicité. Le dimanche qui précède la fête, le curé en fait l'annonce au prône. A huit heures,

(1)—Ce tableau est la propriété de M. G.-E Tanguay, architecte, et membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

grand'messe solennelle recommandée par les sucriers de la paroisse, suivie de la bénédiction des érables. A l'heure dite, et bien avant, l'église est remplie; il y a foule, et, la messe terminée—une messe en plein-chant où les vieux chantres du lutrin ont donné de leur plus belle voix—on s'en va en procession à la *sucrierie* la plus voisine; l'officiant en habits sacerdotaux, précédé du sacristain qui porte la croix, et accompagné de deux enfants de chœur en surplis plus blanc que la neige qui flamboie. Et tous ces braves gens, vêtus d'étoffe du pays, chaussés de *bottes à sucre*, les solides *bottes sauvages* de chez nous, coiffés de *tuques* ou de fourrures, suivent leur vieux curé, religieusement, unissant leur pensée et leurs prières à celles du prêtre. L'on parcourt ainsi toute la *sucrierie* dans la neige que les premiers dégels ou les pluies hâtives ont durcie, pour s'arrêter sous le plus gros érable.

Là, le ministre de Dieu, après avoir aspergé d'eau sainte l'arbre géant qui frissonne et les arbres d'alentour, élève sa main blanche sur tous les fronts inclinés, comme à la grand'messe, le dimanche, à l'*Ite missa est*, et fait descendre sur eux la bénédiction et la paix du Seigneur. L'arbre séculaire couvre de ses branches solides et nombreuses le groupe silencieux et recueilli; son tronc noueux garde encore la trace des blessures que la main du sucrier a faites dans ses flancs pour lui arracher sa sève capiteuse et l'on sent sourdre de tout son être majestueux la vie nouvelle des bourgeons qui tendent vers le ciel lumineux et pur leur petite bouche d'un vert trop pâle, comme pour boire, à l'envie, les premiers rayons du soleil matinal.

Puis, l'on se rend à la *cabane* où se fait dans le sirop doré la *tremette*. La *tire* aux teintes ambrées sème de paillettes lumineuses et de nénuphars aux étranges arabesques la neige éclatante de pureté. Les rires fusent joyeux et sincères; la joie règne dans tous les cœurs; c'est le bon vieux temps de la cabane à sucre et des jours sans nuage.

Oh! oui, c'est le bon, le cher vieux temps! L'âge où la spéculation, les autos ronflants, les poêles à facettes brillantes et toutes ces chinoiseries dispendieuses n'étaient pas encore entrées sous

le toit de l'habitant. Heureux temps que celui-là et comme il est bien permis de le regretter pour en mieux respirer le parfum reposant.

—o—

En ces temps anciens, notre sucre d'érable n'était, à proprement



Les élèves d'une école-sucrerie faisant la "tourné" des érables pour en recueillir la sève que des chevaux et des boeufs traîneront à la "cabane."

parler, qu'un produit de bien peu d'importance, sur la ferme. Nos pères en faisaient plutôt une question d'agrément qu'une affaire et les jours passés à la cabane comptaient parmi les plus joyeux de l'année et non parmi les plus productifs. On invitait les voisins pour y faire la *trempe* et, la provision de sucre amassée pour

l'année, on ne songeait nullement à écouler le surplus de la fabrication sur les marchés étrangers. Il n'était pas mieux connu et le seul marché en usage était le presbytère du curé, le bureau du médecin et l'étude du notaire. Mais aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. La fabrication du sucre et du sirop d'érable, grâce à une campagne intensive de la part de patriotes courageux qui se sont groupés en association sous le nom de *Coopérative des Producteurs de Sucre et de Sirop d'érables purs*, généreusement appuyée par les autorités du ministère de l'agriculture, à Québec, qui a fondé trois belles écoles sucreries, est passée à l'état d'industrie nationale.

Les Etats-Unis s'arrachent notre produit et, l'an dernier, dans le comté de Beauce, on a payé notre sucre d'érable jusqu'à 33 centins la livre, par quantité. En Europe, nos soldats ont popularisé nos croquettes d'érable, la Croix-Rouge canadienne, par l'entremise de la maison Grimm, de Montréal, leur en ayant envoyé au-delà d'un million de livres au cours de ces deux dernières années. L'on s'attend à ce qu'une forte demande nous vienne de ce côté. Ajoutez à cela la consommation domestique qui n'est pas chose à dédaigner et vous verrez quel avenir doré comme la belle et bonne *tire* que l'érable nous donne, cette industrie est appelée à voir briller, si nos cultivateurs savent en tirer profit.

Mais c'est là le grand obstacle : augmenter la production, éveiller le cultivateur de sa léthargie, le convaincre de ne pas laisser inexploitée ou sans traitement méthodique et rationnel cette belle et riche érablière qui orne sa ferme et qui lui réserve de si généreux profits. L'an dernier, le Canada a rapporté pour à peu près \$6,000,000 des produits de l'érable. (1) Ces chiffres nous ont été

(1)—Le Bureau des Statistique de Québec publiait un Bulletin, en novembre dernier, dans lequel on estimait la récolte du sucre et du sirop d'érable du printemps précédent, dans la province seulement, à \$4,418,344 et, cependant, l'on évaluait le sucre à 15c la livre, en moyenne, ce qui était au-dessous, croyons-nous, du prix réel, dans le temps, du moins dans la Beauce et les Cantons de l'Est.

fournis par la Banque Canadienne du Commerce. Eh! bien, le croirait-on? si nos cultivateurs voulaient s'en donner la peine, c'est \$60,000,000 que nos érables canadiens auraient dû rapporter et cela, à une saison de l'année où les travaux de la ferme sont de bien peu d'importance. Quelle perte ne fait-on pas inconsci-



L'antique "cassot" d'écorce, de même que l'auge de sapin sont avantageusement remplacés par des chaudières à couvercle, dans nos sucreries modernes.

ment et comme ils ont raison les directeurs de la Coopérative des Producteurs de Sucre et de Sirop d'érable d'éveiller l'attention publique sur une lacune aussi désastreuse!

Il ne faut pas perdre de vue que pas un pays au monde ne possède l'érable canadien. C'est une essence de nos forêts qui nous

est propre. C'est notre arbre national, à nous, et c'est également notre industrie bien nationale. Nous sommes donc doublement coupables, par notre insouciance et notre incurie, de lui refuser la place qu'elle mérite d'avoir dans la nomenclature imposante de nos produits agricoles.

Respectons l'érable, ce roi majestueux et fort de nos forêts canadiennes. Défendons-le énergiquement contre les atteintes meurtrières de la hache du bûcheron et du commerçant insatiable. Soyons fiers de porter à notre boutonnière sa feuille, gracieuse et fragile comme un pétale de fleur, emblème de notre race, qui frissonne au souffle des brises de l'été et que le soleil d'automne vient parer des plus riches et des plus éclatantes couleurs.

Et quand le vieil érable de chez nous, sa tâche harmonieuse et féconde accomplie, courbera vers la terre son front trop lourd et ses branches mortes, qu'il soit encore le messager de bonheur et de joie au foyer domestique. Autour de la bûche d'érable qui flamboie, dans la large cheminée de la maison ancestrale, et qui lance vers le ciel les dernières notes de sa chaude et lumineuse chanson, le cœur de tous les fils de notre race goûtera encore le bonheur et le calme du foyer domestique, la joie du toit de ses pères, le doux repos du soir après les fatigues du jour, et gardera au sol de ses aïeux la foi sacrée de ses premiers martyrs.

J.-EDOUARD FORTIN.

Beauceville, mars 1919.



La Langue du Terroir

Lorsque l'on fouille les profondeurs encore trop inexplorées de notre langage populaire, que l'on voudrait bien en certains milieux assimiler à un patois, on éprouve le plaisir que ressent le botaniste lorsqu'il découvre une mousserare dans les anfractuosités d'un rocher. Il ne vient pas à l'idée du botaniste de faire de cette mousse une plante d'ornementation.....

Moi non plus je n'entends pas faire jouer à notre langage populaire un rôle qu'il ne peut ni ne doit remplir. Je ne demande pas de le voir fleurir dans nos tribunes selectes ni de le voir s'épanouir dans nos salons à la mode. Chaque chose à sa place.

Ce que je voudrais simplement, c'est que l'on ne cherchât pas davantage à épurer, sous prétexté de bon langage, le parler populaire de nos populations rurales en ridiculisant certains mots qui nous semblent trop rocailleux, trop rococo, mais qui ne sont ni des anglicismes ni des fautes contre le français, du moins la vieille et bonne langue française.

Que l'on fasse une guerre sans merci aux anglicismes, dans nos campagnes comme dans les villes, mais que l'on use de jugement et de réflexion quand il s'agit de porter des coups de mort à de prétendus "canadianismes" qui sont très souvent des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de notre survivance française; ces mots-là qui sont restés dans nos campagnes sont bien à leur place. N'allons pas commettre la faute de les en chasser.

Il existe encore des coins de notre province où l'on parle la véritable langue du terroir, l'idiome vulgaire dont on a dit si souvent et avec tant de raison qu'il était la vieille bonne langue française du XVIIe siècle. Et tous les dialectologues avoueront qu'une conversation dans cette vieille langue, sans les affreux anglicismes,

sans les termes trop modernes si inhabilement employés généralement, est un charme; et si peu patois est notre langue du terroir, qu'une semblable conversation pourrait être comprise par le plus instruit de nos Français modernes. Car, tous ces vieux mots incultes, s'ils sont oubliés, s'analysent aisément et se comprennent sans effort.

Et c'est à cette bonne langue que, sous prétexte de l'épurer et de la rendre plus correcte, on fait la guerre, guerre dont on constate aujourd'hui les ravages irréparables. Car ce qu'ils sont nombreux aujourd'hui nos paysans qui parlent "en termes"!

Dès que l'on met le pied dans nos campagnes, on est profondément frappé, avant même qu'on ait eu la moindre idée de s'approcher du temple de la philologie, de cette évolution du langage populaire vers des mots et des expressions plus modernes; on maudit malgré soi ces influences dissolvantes qui ont défiguré ou tué les mots primitifs que l'on reconnaît souvent encore à leur air de famille.

Pour tout dire, on parle trop "en termes" dans nos campagnes et, en certains quartiers, l'on fait trop d'efforts pour forcer nos gens à parler de la sorte et à bannir de leurs conversations des mots que l'on traite d'"horreurs" et qui sont de précieux souvenirs que l'on devrait jalousement conserver dans nos campagnes.

Nos populations rurales, en perdant ainsi leur langue primitive, abdiquent leur caractère distinctif: car il ne faut pas être profond philologue pour savoir qu'un accord latent existe entre le mot et le caractère d'un peuple au point de vue historique et bien souvent au point de vue ethnique.

De même que l'histoire de la parole n'est que l'histoire de l'homme lui-même dans ce qu'il a de plus intime; l'analyse de cette parole à l'état naturel n'est que l'analyse de sa pensée sous sa forme la plus simple et la plus palpable; or, ce n'est que par l'analyse de la parole inculte que le peuple peut être connu par son côté le plus individuel.

C'est donc un attentat que l'on commet contre l'individualité si distincte, si remarquable de notre peuple en cherchant à extirper de son langage les expressions et les mots qui en font sa langue à lui et non une langue empruntée aux dictionnaires et qui sera toujours pour lui vide de sens.

Des personnes instruites s'imaginent aujourd'hui, de bonne foi, que l'on ne doit voir dans notre langue du terroir qu'un parler subalterne, quelque chose comme du français abâtardi, dégénéré, à peine tolérable dans la bouche des toutes petites gens. Il y a de la marge entre traiter notre dialecte vulgaire d'aussi haut et vouloir le voir s'épanouir dans les salons de la société des villes. Qu'on le laisse simplement en son juste milieu, à la campagne, et qu'on le traite comme un bon et vieux souvenir qu'il faut conserver précieusement, intact, sans trop de poussière dessus, sans féture.

Qu'on laisse tout bonnement nos gens parler le cru ! Que l'on respecte enfin cette bonne langue du terroir du moment que l'on a prouvé abondamment qu'elle n'est pas un patois, qu'elle est tout uniment le bon vieux français tel qu'apporté chez nous voilà trois siècles.

Et quand bien même elle serait un patois, cesserait-elle d'être le précieux souvenir de l'idiome sacré de nos pères ? Le patois est-il si condamnable et n'est-il permis qu'aux seuls gens à haut-de-formes, à cannes et à voilettes d'exprimer leurs pensées par les mots qu'ils ont appris de par une convention de pédagogues !.....

Que l'on fasse des efforts plutôt, partout, pour maintenir intacte notre langue du terroir ; que l'on cherche à la faire reflourir où elle tend à dépérir ; elle a droit aux égards, à l'amour. Notre peuple restera ce qu'il est, bon, religieux, honnête tant qu'il parlera, intacte, la langue qu'instinctivement il a conservée de génération en génération.

Pour peu que l'on observe à la campagne, on constate que ce sont ceux qui ont le plus de tendance à parler "en termes" qui

manifestent le plus de ce que l'on appelle les "idées avancées," ce qui signifie, dans nos milieux ruraux, l'abdication du caractère distinctif de notre peuple; et l'on constatera aussi ce phénomène étrange et fort significatif: le haut bon sens, la fine malice, la verve spontanée, la naturelle sagesse de nos paysans et de nos ouvriers qui s'expriment simplement avec les mots et les expressions qui leur viennent naturellement aux lèvres; et, d'autre part, le décousu, l'inconsistant, l'aventuré, l'illogique de leurs propos quand, par sottise vergogne et puéril renement, ou fatuité de snob, ils veulent jouer au "monsieur" et sarler "en termes." Ils perdent alors, du coup, leur individualité, leur caractère propre; ils ne sont plus que des phonographes reproduisant mécaniquement, ânonnant, bredouillant comme ils peuvent des mots qu'ils ont entendu dire et dont ils ne comprennent pas le sens et qu'ils pourraient si bien remplacer par les mots qui leur viennent naturellement aux lèvres, par atavisme, qui seraient justes, naturels, partant, compris de tout le monde, mais qu'une fausse honte les empêche de prononcer parcequ'ils les croient trop "habitants."

DAMASE POTVIN.



Les Echos de la Société

Une séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres a été donnée le 28 février dernier en la salle de l'Hôtel de Ville. C'était la septième séance publique de la Société.

Le conférencier de la circonstance était M. Léon-Mercier Gouin, avocat, membre de la Société, qui a parlé avec une remarquable éloquence des "amitiés ontariennes" à l'égard de notre race. La séance était présidée par M. G.-E. Marquis qui a prononcé une allocution de circonstance pour souhaiter la bienvenue à l'hôte d'honneur qui était S. E. le Lieutenant-gouverneur, sir Charles Fitzpatrick. Sir Charles était accompagné de Lady et de Mlle Fitzpatrick et du major John Roy, M.C., "avec deux bars", A.D.C. Aux premiers sièges, on remarquait Sir Lomer et Lady Gouin, M. et Mme L.-A. Cannon, M. et Mme Léon-Mercier Gouin, Mme L.-A. Taschereau, le Dr et Mme C.-R. Paquin, M. et Mme D'Hellencourt, M. et Mme Marquis, Mme (Dr) A. Simard, Mme Legendre, M. et Mme Auguste Tessier, M. et Mme G. Morisset, M. C. Perrault Casgrain, le Dr et Mme Emile Thibaudeau, M. J.-S. LeSage, le lieutenant-col. Théo. Paquet M. Jos.-P. Turcotte et Mlles Turcotte, Mlle Moffet, M. Onésime Gagnon, M. Paul Taschereau, le lieutenant. Paul Gouin, M. le Dr Adolphe Drouin, etc., etc.

La conférence a été précédée d'un joli solo de piano, par Mlle Marguerite Moffet, une brillante élève de Mme Berthe Roy, qui, après avoir délicieusement rendula "Mazurka No 2" de Saint-Saëns, a été rappelée. A la fin de la conférence, Mlles Jeanne et Antoinette Turcotte, jeunes filles de M. Jos.-P. Turcotte, avocat, ont joué en duo au piano, "Pas de Cymbales," de Cécile Chaminade. Les applaudissements n'ont pas été ménagés à ces deux jeunes et brillantes artistes qui ont été rappelées.

M. Léon-Mercier Gouin, qui nous arrivait précédé de sa belle réputation de brillant conférencier doublé d'un littérateur heureux, a obtenu un grand succès et sa causerie faite avec tout l'art prenant

du bon diseur, bien documentée, d'une tenue littéraire parfaite, touchante parfois par l'évocation du souvenir de quelques-unes des plus belle figures de notre histoire, a été l'une des plus belles qui aient encore été données sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

A la fin de la séance, sir Charles a adressé quelques paroles pour remercier la société et la féliciter de son initiative, féliciter également le conférencier ainsi que tous les participants à cette soirée.

—o—

Nous extrayons des minutes de la Société des Arts, Sciences et Lettres, la résolution suivante adoptée à une réunion générale tenue le 22 février dernier :

Attendu que la mort du Très Honorable Sir Wilfrid Laurier plonge le pays dans un deuil général ;

Que la disparition de cet homme d'Etat éminent affecte particulièrement la race canadienne-française ;

Il est proposé par M. Wilfrid Lacroix, secondé par M. Avila Bédard et le major Théo. Paquet :

Que la *Société des Arts, Sciences et Lettres* de Québec exprime toute sa peine de la perte de ce citoyen et compatriote dévoué à son pays—ce témoignage de sympathies devant être adressé à Lady Laurier et remis à la presse.

Il est résolu de plus que le conseil de la Société s'ajourne en signe de deuil.

—o—

L'hon. Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction Publique, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, va publier, dans quelques jours, un volume qui obtiendra, sans doute, dès son apparition, un grand succès d'estime et de de librairie. C'est un recueil de discours, conférences et lettres prononcées et écrites dans diverses circonstances de la vie publique de l'auteur qui, avant d'occuper le haut poste où il brille aujourd'hui, fut député, président de l'assemblée législative et président d'une foule d'organisations sociales et économiques dans notre province.

L'ouvrage de l'hon. Cyr.- F. Delâgé, que nous aurons le plaisir d'apprécier dans le prochain numéro du *Terroir*, sera divisé en trois parties: "Education," "Religion et Patrie", "Politique".

Nous avons eu l'avantage de jeter un coup d'œil sur la table des matières de l'ouvrage et par les titres seuls des pièces importantes qu'il renfermera nous ne croyons pas qu'il y ait témérité de prédire à ce volume un succès considérable. On ferait bien de s'empresser d'y souscrire.

—o—

Le mardi, 18 mars, M. Onés. Gagnon, avocat, a répété devant un auditoire très select du Cercle Chevalier de Lévis, la conférence qu'il a faite, en janvier dernier, à une séance publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres, sur Auguste-Norbert Morin. Il a obtenu un beau succès.

MM. Adj. Savard et D. Potvin ont été invités à aller répéter devant ce cercle de jeunes gens très distingué, le premier, sa conférence "Outre-Mer en 1918", le deuxième, son "Pèlerinage au Pays de Maria Chapdelaine". Ces deux conférences ont été faites sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

—o—

Au cours du mois de mars, M. G.-E. Marquis, chef du Bureau des Statistiques, et M. A. Amos, chef du Service hydraulique, se sont rendus à Toronto, au Bureau du Service météorologique, dirigé par sir Frederick Stupart, afin de s'entendre avec celui-ci sur la possibilité d'installer un plus grand nombre de postes d'observations climatologiques, surtout dans les nouvelles régions de colonisation et aux sources des grandes rivières. L'agriculture et l'industrie reclament plus de connaissances que nous en possédons actuellement sur certaines régions de la province, afin de savoir dans quel sens et avec quel succès l'une et l'autre peuvent être avantageusement développées.

—o—

M. G.-C. Piché, chef du Service forestier de la province, et membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, est arrivé,

ces jours derniers, d'un voyage de plus de quatre mois en France. Notre collègue remporte de son voyage des impressions aussi agréables que variées et nul doute qu'il fera connaître bientôt quelques-unes de ces dernières aux membres de notre Société.

Au cours de son séjour en France, M. Piché a été interviewé par plusieurs journalistes. Nous avons sous les yeux le texte de l'une de ces interviews données par M. Piché.

Des déclarations qu'il a faites, il résulte qu'il a rencontré en France plusieurs marchands de bois auxquels il a donné une foule d'intéressants renseignements sur les richesses forestières du Canada qui pourrait fournir à la France des bois de menuiserie et de charpente à construction.

La "France de Bordeaux" dit à la suite d'une entrevue avec M. Piché:

"Le Canada peut nous envoyer, chaque année, de 3 à 5 millions de mètres cubes de bois d'œuvre. Il peut encore nous fournir, pour nos papeteries, 3 millions de stères. Chaque année, les Etats-Unis lui achètent un million de cordes. On sait que le Canada a beaucoup de papeteries. Le papier, hors de prix en France, est meilleur marché dans la province de Québec, où l'on cote la pâte de bois 30 à 35 dollars et le papier-journal 69 dollars aux usines (le fret actuel est de 30 dollars par tonne)."

Nous sommes sûrs que notre industrie forestière québécoise retirera de grands avantages du voyage du chef de notre service forestier en France.

—o—

Il nous fait plaisir de signaler le beau succès remporté par M. Geo. Maheux, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, à la dernière séance annuelle publique de la Société du Parler Français qui a eu lieu à l'Université Laval, le 20 mars courant.

M. Maheux, qui occupe la position importante d'onomologiste de la province de Québec et qui est professeur de l'Ecole Forestière de l'Université Laval, a lu un travail fort bien fait sur les noms vulgaires de nos insectes.

L'Action Catholique publiait à ce sujet, le lendemain, au cours d'un compte rendu de la séance :

“Le bouquet de cette fort agréable séance, car c'en fut un que cette rapide étude, toute émaillée des plus jolies fleurs de l'esprit, ce fut M. Geo. Maheux, de l'Ecole forestière de l'Université, qui le posa. Avec une maestria impeccable, révélant le connaisseur profond des mœurs de ses sujets et le metteur en scène fort habile, M. le professeur sut enchainer ses auditeurs, et leur fournir des renseignements de prime intérêt, en faisant défiler sous leurs yeux toute une kyrielle de nos insectes du pays, trop mal connus et au sujet desquels nous sommes encore loin d'avoir trouvé toutes les appellations qu'il faudrait pour les bien distinguer.”

Nous félicitons notre collègue de son beau succès.

—o—

M. Damase Potvin, secrétaire de notre Société, va publier au cours du mois d'avril un roman du terroir intitulé “L Appel de la Terre” et dont on dit beaucoup de bien. Le roman sera précédé d'une préface de M. Léon Lorrain, professeur de français à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal. Ce nouveau volume, orné d'illustrations, se vendra soixante-quinze sous et, comme le tirage en sera très limité, on ferait bien de souscrire immédiatement pour l'ouvrage en s'adressant à l'auteur lui-même, 14, Crémazie, Québec.

—o—

Nous signalons à nos lecteurs l'article que publie dans le présent numéro du *Terroir*, M. J.- Ed. Fortin, directeur de *l'Eclaireur*, de Beauceville, et membre de notre Société, sur nos érables.

M. Fortin, qui est secrétaire de la Société Coopérative des Producteurs de Sucre et de Sirop d'érable de la province, s'occupe avec un dévouement inlassable de cette industrie nationale du sucre et du sirop d'érable qui obtient des résultats merveilleux.

Nul plus que M. Fortin n'était qualifié pour traiter ce sujet actuel dans notre revue et l'on verra qu'il a accompli sa tâche d'une main de maître.

Dans l'un de nos prochains numéros, nous publierons un article qui sera un pendant à la "Bénédiction des Erables" intitulé la "Bénédiction des Blés" également illustré et de la plume de M. Geo. Bouchard, professeur à l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, auteur de "Les Premières Semailles" et membre de notre Société.

—o—

Il ne nous est pas défendu, croyons-nous, d'exprimer le sentiment de vanité légitime que nous éprouvons en face de la popularité dont jouissent les articles du *Terroir*. Nos articles sont, en effet, reproduits, très régulièrement, dans une foule de journaux de la province; signalons, entre autres, le *Nationaliste* qui, dans chacun de ses numéros, reproduit l'un de nos articles. Il a publié in-extenso le texte de la conférence de M. Geo. Morisset, notre ancien président. Le *Colon*, de Roberval, a également reproduit en entier la conférence de M. D. Potvin, notre secrétaire, "Un Pèlerinage du Pays de Maria Chapdelaine", publiée dans le premier fascicule du *Terroir*.

Nous remercions sincèrement ces confrères de leur amabilité à notre endroit.

—o—

A l'une des dernières séances de notre Société, la résolution suivante a été passée à l'unanimité:

"Résolu que tous les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres cherchent de préférence, dans leurs achats, à encourager, en autant qu'il est possible, ceux des marchands qui annoncent dans le *Terroir*."

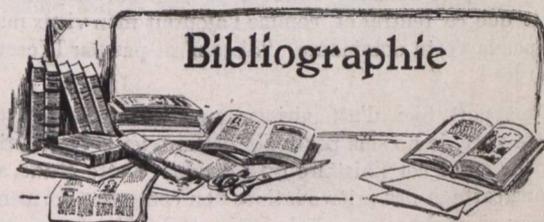
Nous aimions à faire connaître à nos annonceurs le texte de cette résolution pour leur démontrer, d'abord que nous pensons à eux,

ensuite qu'ils ont à gagner notablement en annonçant dans notre revue. Notre Société comptera très prochainement plus de cent membres tous recrutés dans une classe plus que moyenne; en comprenant les membres des familles de chacun d'eux, cela constitue un nombre fort appréciable de clients certains et fidèles.

Chacun de nos annonceurs peut donc être sûr de compter nombre de pratiques qui sont des membres de notre société, parmi sa clientèle.

Une annonce dans le *Terroir* est donc de toute évidence un placement garanti.





LES CONTES HISTORIQUES DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

On sait tout l'attrait, la fascination que les légendes et les contes ont toujours exercés sur tous les esprits, et que les enfants, en particulier, retiennent beaucoup mieux dans leur mémoire ces récits du passé, quand on a su les envelopper dans le mystérieux ou l'épique. De plus, rien comme l'image pour graver davantage, sur la cire des jeunes cerveaux, la forme, l'action et la couleur locale des événements que l'on veut sauver du naufrage de l'oubli.

C'est ce qu'a compris la *Société Saint-Jean-Baptiste* de Montréal en prenant l'initiative d'une œuvre des plus louables en même temps que des plus utiles chez nous.

Comme feu Pamphile Le May, elle aurait pu intituler ses planches coloriées *Contes vrais*, car les dix premières que j'ai sous les yeux relatent des faits dont l'authenticité historique ne saurait être mise en doute.

Quelle aubaine pour les enfants d'école d'aujourd'hui que ces récits d'œuvres admirables, de traits historiques, de hauts faits-d'armes, au crédit des hardis pionniers, des missionnaires héroïques et des guerriers sans peur et sans reproche des premiers temps de la colonie.

Voilà, à mon sens, un excellent moyen de faire aimer l'étude de notre histoire nationale, étude abhorrée d'ordinaire chez la gente scolaire, à cause de son aridité de jadis. Et je m'en souviens, allez! Alors on nous présentait une longue suite de faits secs et hérissés de dates comme des pores-épics et ce n'est qu'après une laborieuse gymnastique de mémoire que nous pouvions, aux jours d'Histoire du Canada, réciter, mot à mot, les deux ou trois paragraphes qui constituaient la leçon. Et quand la leçon n'était pas sue, même après la protestation tradi-

tionnelle: "Je la savais comme il faut, hier soir, mais je l'ai oubliée"—force nous était alors de rester après la classe, faire un pensum ou bien encore goûter du *vardet*. Il fallait que ça rentrât et, comme l'ajoutait mon vieux maître, dont la douceur n'était pas la vertu dominante. "Si ce n'est pas par le cerveau, ce sera par les doigts ou les f....."

J'ai gardé, d'une part, bien d'attendrissants souvenirs de mon temps d'écolier, mais, d'autre part, je ne suis pas tenté de faire ici le panégyrisme du procédé employé pour enseigner l'histoire du Canada. Cette étude, avec celle de la géographie sans carte et des prières latines non comprises, forment des ombres tenaces au tableau riant des scènes de la petite école. Il est vrai, pourtant, que les tableaux sont faits d'ombres et de clarté.....

Mais revenons aux tableaux de la *Société Saint-Jean-Baptiste* et rappelons, en terminant, que les dix planches présentées ne forment que le début de la série. Nos écrivains les plus réputés, de même que nos artistes de talent, sont mis à contribution dans la composition de ces tableaux. Chacun de ceux-ci contient 12 gravures colorisées avec texte à l'appui. En voici la liste, à date, avec les noms des écrivains et des artistes qui y ont contribué:

Paul de Chomedey de Maisonneuve: récit de Victor Morin; illustrations de J.-B. Lagacé.

Louis Hébert, le premier colon canadien: récit de l'abbé A. Couillard-Després; illustrations d'O.-A. Léger.

Marie Rollet, la première Canadienne: récit de Marie-Claire Daveluy; illustrations d'A.-S. Brodeur.

Le Martyr des Pères Bréboeuf et Lallemant: récit de l'abbé Lionel Groulx; illustrations de J.-B. Lagacé.

L'Intendant Jean Talon: récit de Thomas Chapais; illustration d'O.-A. Léger

Guillaume Couillard: récit de l'abbé A. Couillard-Després; illustrations de Maurice Lebel.

Jeanne Mance: récit de Marie-Claire Daveluy; illustrations de Rita Mount.

La Verendrye, découvreur du Nord-Ouest canadien: récit du juge L.-A. Prud'homme; illustrations d'O.-A. Léger.

Le "grand dérangement" de 1755: récit d'Aégidius Fauteux; illustrations d'A.-O. Léger.

Le Marquis de Montcalm (1712-1759): récit du chanoine Emile Chartier; illustrations d'O.-A. Léger.

Et les autres suivront; nous les attendons avec un intérêt tout patriotique.

Ces tableaux sont en vente dans les principales librairies au prix minime de deux sous la feuille, soit 20 sous pour la série actuelle.

G.-E. M.

RAPPORT FINAL DE LA COMMISSION ROYALE DES DOMINIONS

A la Conférence impériale de 1911, conférence tenue à Londres, la nomination d'une Commission Royale des Dominions fut décidée et ses premiers membres furent désignés par arrêté ministériel le 15 avril 1912. Elle se composait de six représentants du Royaume-Uni, d'un du Canada, et d'un autre pour chacun des Dominions suivants: Australie, Nouvelle-Zélande, Union de l'Afrique-Sud et de Terre-Neuve. Elle devait siéger non seulement dans le Royaume-Uni, mais aussi dans les Dominions autonomes.

L'objet principal de cette Commission était de s'enquérir et de faire rapport sur :

- a) Les ressources naturelles des cinq Dominions autonomes et les meilleurs moyens pour développer ces ressources;
- b) Le commerce de ces parties de l'Empire avec le Royaume-Uni, dans chacune d'elle, et dans le reste du monde;
- c) Leurs besoins et ceux du Royaume-Uni, relativement aux aliments et aux matériaux bruts, ainsi qu'aux sources d'approvisionnement.

Elle avait aussi mission de faire des recommandations et de suggérer des méthodes au sujet de la politique fiscale en existence, en vertu desquelles le commerce de chacun des Dominions autonomes, avec les autres, et avec le Royaume-Uni, pourrait être amélioré et étendu.

Et c'est le *Rapport final* de cette Commission impériale qui vient d'être publié. Il couvre environ 500 pages de textes et de chiffres. C'est une longue pellicule qui se déroule à travers toutes les parties de l'Empire et fait connaître les ressources, le commerce et les *desiderata* de ces populations, au sujet du développement économique et des relations commerciales entre les divers Dominions et le Royaume-Uni.

C'est le Très honorable Sir George Foster, K.C.M.G., ministre actuel du Commerce, dans le Gouvernement fédéral, qui représentait le Canada dans cette Commission.

Elle a tenu, dans le Royaume-Uni et dans les Dominions pas moins de 161 séances publiques où 851 témoins ont comparu.

La Commission siègea à différents endroits au Canada, en 1916. Et c'est au mois d'octobre de la même année qu'elle s'arrêta à Québec, où les principaux hommes de la finance, du commerce et de l'administration provinciale comparurent. A propos de la province, voici quelques mots d'appréciation que donne le rapport dans le chapitre intitulé *Introduction*, adressé à Sa Majesté le Roi George V :

“16. Enfin, Ottawa, la capitale et le siège du gouvernement du Dominion (Canada) est atteinte, et de là, le voyageur procède vers Montréal, la plus grande ville manufacturière du Canada, et Québec, la capitale de la province du même nom, avec ses rues anciennes et ses airs du vieux monde (ancien continent).

En regardant de chaque côté de la fertile vallée du Saint-Laurent, l'avoine, le foin et le trèfle à profusion et les fermes, où l'industrie laitière est si prospère, attestent de l'amour du Canadien français pour son *bien*”. (1)

Tous ceux qu'occupe le problème de notre développement économique, notre agriculture, notre commerce, nos industries, nos voies de transport et moyens de communication, tous ceux-là feraient bien de se procurer ce volume, car il contient une masse de renseignements des plus instructifs, comme il nous renseigne aussi sur le travail impérialisant—et c'est tout naturel—de la Commission Royale des Dominions autonomes.

En vente à H. M. Stationary Office, Imperial House—Kingsway—London W. C. 2. Prix, relié, 1s. 6d. net.

G.-E. M.



Le Sang Français, par A.-H. de Trémaudan, avocat et journaliste, avec introduction par le R. P. A. G. Morice, O.M.I., Winnipeg; imprimerie de la *Libre Parole*.

Du fond de l'Ouest nous est parvenu, il y a quelque temps déjà, ce reconfortant travail d'un ami sincère de notre race issue du même sang que lui; et c'est le *Sang Français*. Ce volume, recueil de conférences et de discours patriotiques faits par l'auteur en diverses circonstances, est l'expression d'un ardent enthousiasme pour le travail et les efforts qui se multiplient dans l'Ouest canadien pour la conversation de notre belle langue française dont M. de Trémaudan, au reste, est l'un des plus infatigables champions dans les provinces des prairies.

(1)—Ce volume est publié en anglais seulement, sous le titre de “Final Report of the Dominion Royal Commissions”.

L'auteur de *Le Sang Français* connaît l'Ouest sur le bout du doigt; il semble avoir étudié avec un soin jaloux, tous les problèmes sociaux surgis en ces dernières années dans ce pays neuf et à la vie ardente; il veut donc apporter à la solution espérée de ces problèmes des suggestions qui nous semblent toutes naturelles et il sait émailler ses études de conseils mûris par la sagesse et par l'expérience.

Sans avoir eu le privilège de suivre M. de Trémaudan dans les diverses manifestations de sa vie d'avocat et de journaliste, nous n'avons pas de peine à croire qu'il est un guide sûr et éclairé pour les nôtres de là-bas. Nous engagerons toujours ces derniers à partager ses idées nobles et généreuses.

M. de Trémaudan est également un économiste averti. Il a déjà publié plusieurs ouvrages, entre autres, en anglais: "The Hudson Bay Road" qui traite à fond la question si débattue de la grande route commerciale de la Baie d'Hudson.

Outre qu'il connaît bien la question économique de l'Ouest, M. de Trémaudan vient de nous prouver qu'il est fort au courant de l'histoire politique et religieuse de l'Ouest canadien; et il a traité avec une égale maîtrise l'un et l'autre problème dans les deux langues officielles de ce pays; ce qui prouve, au reste, que quand il revendique avec tant d'énergie les droits du français, il n'agit pas par ignorance de la langue des maîtres politiques de l'Ouest.

D. P.

—o—

Paul-Emile Lamarche.—Oeuvres et hommages—volume de 300 pages avec préface de l'abbé Lionel Groulx, bibliothèque de l'*Action Française*, Montréal.

Il fut le chevalier sans heaume et sans cuirasse,
 Qui, du seul vêtement de son courage armé,
 Par l'amour du bon droit noblement animé,
 Descendit dans l'arène y défendre sa race.

Ces vers de Lozeau écrits aux premières pages du volume dont nous venons de faire mention, résument admirablement la vie de Paul-Emile Lamarche, mort à 37 ans, victime de la terrible épidémie d'influenza d'octobre 1918. Trente-sept ans seulement! "Par bonheur", dit l'abbé Lionel Groulx, dans la préface de ce volume, "la beauté d'une vie n'est pas faite de sa durée..... Elle vaut par l'idéal qu'elle incarne..... Quelques actes qui sont grands peuvent suffire à grandir un homme".

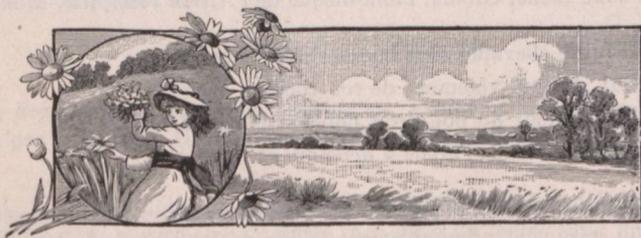
Voilà toute l'histoire de Paul-Emile Lamarche. L'éloge que l'on peut en faire doit être plus volumineux que l'histoire même de sa vie; et ceci est déjà pour

lui un éloge éloquent. L'œuvre de Paul-Emile Lamarche, ce sont quelques discours et quelques articles; mais dans ces discours et dans ces articles se résume tout l'idéal de la race à laquelle il appartenait et dont il a été, d'un seul coup d'aile, le défenseur intrépide; l'Histoire regardera Lamarche comme le Dollard des Ormeaux de notre tribune parlementaire; il ne se sera pas battu contre les mêmes sauvages, et c'est toute la différence entre lui et le héros du Long-Sault; il a succombé, jeune, comme l'autre, "sans souci que son nom fut par tous acclamé"

Des mains pieuses ont recueilli les discours et les articles de Paul-Emile Lamarche et elles y ont ajouté les principales études consacrées à sa mémoire. Elles en ont fait un volume qui sera pour notre jeunesse un précieux "vade mecum" qui "fortifiera entre ce mort et nous une communion immortelle, (l'abbé Groulx).

Ce volume que l'on vient d'éditer, va continuer l'œuvre si bien commencée de Lamarche; si la mort avait des intentions méchantes, les éditeurs de *Paul-Emile Lamarche* auraient joué un bon tour à la mort.

D. P.



PROVINCE DE QUEBEC (Canada)

TERRES à VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels

Il y a plus de SIX MILLIONS d'acres de terres—arpen-
tées et divisées en lots de fermes—à vendre dans la provin-
ce de Québec.

Le prix de ces terres est de soixante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent
acheter un lot de cent acres dans l'une des régions suivantes :

Région du Lac Saint-Jean et du Saguenay ;—Région de
l'Outaouais et du Témiscamingue ;—la Vallée de Métapédia ;
—la Gaspésie ;—l'Abitibi.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages excep-
tionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières—ou les permis de couper du
bois sur les terres de la Couronne—se vendent à l'enchère pu-
blique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions,
toute espèce de bois : pin, épinette blanche, épinette noire,
cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de cinq piastres par
mille, payable avant le premier septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la provin-
ce, le département des Terres et Forêts loue les cascades ou
chûtes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la
puissance de ces pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis s'adresser au

DEPARTEMENT des TERRES et FORETS

QUEBEC, CANADA

PAR BREVET

Fournisseurs de Sa Majesté le Roi George V.

SI L'ART D'ACHETER LES FOURRURES
N'EST PAS VOTRE SECRET

FIEZ-VOUS AU BON JUGEMENT
D'UN FOURREUR EXPERIMENTÉ
ET DIGNE DE CONFIANCE.

Holt, Renfrew & Co.
Limited

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Constituée en corporation par une loi du parlement de juillet (1900)

Siège Social: 7 et 9, Place d'Armes, MONTREAL

Capital autorisé	- - - - -	\$2,000,000.00
Capital payé et surplus au 31 Déc. 1918	- - - - -	\$1,800,000.00
Actif total, au-delà de	- - - - -	\$24,700,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Prés: Hon. sir Hormisdas La-
porte, C. P.

Vice-Prés. M. W. F. Carsley.

Vice-Prés. et Gérant-Général:
M. Tancrede Bienvenu.

M. G. M. Bosworth.

L'hon. Némèse Garneau, C. R.

M. L.-J.-O. Beauchemin.

M. Martial Chevalier.

BUREAU DE CONTROLE

(Commissaires-Censeurs)

Président: Hon. sir Alexandre
Lacoste, C. R.

Vice-Prés. l'hon. Narcisse Péro-
deau, N. P.

M. S.-J.-B. Rolland.

88 Succursales dans les Provinces de Québec, d'Ontario et du N.-B.

SUCCURSALES à QUEBEC

93, rue St-Pierre - - - Léon-T. DesRivières, Gérant.

Boulevard Langelier - - - J.-Alph. Fugère, Gérant.